poissons
le carnage

Leur habitat et leur environnement couvrent les trois quarts de la surface de notre planète ; et pourtant, nous les connaissons peu ; et malgré cela, nous n'hésitons pas à les tuer par myriades dans des conditions terribles. Alors que la consommation de chair des gros mammifères baisse, celle de poissons croît considérablement : promue comme une alternative saine, elle semble surtout ne pas impliquer de problèmes éthiques.

La considération pour les animaux augmente, des prises de conscience émergent… lentement. Mais pas pour les poissons. Ce sont pourtant de loin les victimes les plus nombreuses de notre consommation de chairs ; ce sont des centaines, ou vraisemblablement des milliers de milliards de poissons qui sont tués chaque année dans le monde !

Ce livret lève le voile sur ce qu'ils vivent, sur ce qu'ils éprouvent et sur ce qu'ils subissent de notre fait (pêches, élevages, aquariums, etc.). Pour changer notre relation à ces êtres sensibles, pour que nous refusions enfin de les exploiter.

éditions tahin party

conception graphique : 111wldd@free.fr

2,30 €

avril 2004

isbn : 2-912631-10-6

9 782912 631107

poissons
le carnage



Tout ce que vous n'avez jamais voulu

savoir sur les poissons la pêche les élevages

les aquariums et tout ce qui s'ensuit...

...et que vous ne saurez jamais
si vous ne lisez pas ce livret.

un texte de Joan Dunayer entre autres
aux éditions tahin Party



Sommaire

page : 2

Sauf mention contraire (voire bibliographie), l'introduction, les encadrés dans le texte de J. Dunayer (en blanc sur fond de couleur), les textes qui lui font suite sur la « surpêche », la pisciculture, etc., ainsi que l'iconographie, sont du collectif de rédaction de *tahin party*.

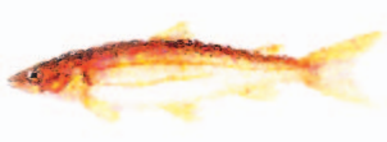


« Aie pitié de moi, Tsarévitch ! Rejette-moi à l'eau, supplia le brochet... »

« La princesse grenouille » (conte traditionnel russe, image de I. Bilibine, 1900)

INTRODUCTION

Leur habitat et leur environnement couvrent 70% de la surface du globe ; et pourtant, nous les connaissons peu ; et malgré cela, nous n'hésitons pas à les décimer à grande échelle et à les tuer dans des conditions terribles. Alors que la consommation de chair des gros mammifères comme les bœufs ou les veaux baisse, celle de poissons augmente considérablement : promue comme une alternative saine, elle semble surtout ne pas impliquer de problèmes éthiques. La considération pour les animaux augmente, des prises de conscience émergent… lentement. Mais pas pour les poissons. Ce sont pourtant de loin les victimes les plus nombreuses de notre consommation de chairs ; ce sont des centaines, ou vraisemblablement des milliers de milliards de poissons qui sont tués chaque année dans le monde. Un nombre incommensurable !



De plus en plus nombreuses sont les personnes qui, apprenant ce qui se passe dans les élevages de poulets, de cochons ou de veaux, décident de désormais refuser de les manger. Mais nombreuses aussi sont celles qui continuent à consommer des poissons. Pensent-elles que les poissons ne sont pas sensibles ? Ne sont-elles pas sensibles elles-mêmes au sort des habitants des eaux ? Imaginons le tollé si les éleveurs poussaient leurs troupeaux dans des étangs pour les abattre ! C'est pourtant peu différent de ce qu'on fait subir aux poissons en les remontant à l'air libre pour les laisser s'asphyxier lentement. De même, qui s'indigne de la « pêche au vif » ? Du dépeçage des anguilles vivantes sur les marchés du Sud-ouest ? On verra hélas que la réalité ne se limite pas à ce type de souffrances, et qu'elle dépasse souvent en horreur tout ce qu'on peut imaginer, pour un nombre incalculable d'individus.

Ce n'est pas parce que nous avons peut-être spontanément moins de sympathie pour les poissons que leur vie et leur bonheur auraient moins d'importance – ce sont *leur* vie, *leur* bonheur, qui importent en premier lieu, avant *notre* sympathie, *notre* attirance.

De même, non seulement la pêche, mais aussi l'élevage, le transport, la « mise à mort », etc. sont d'une extrême brutalité à l'égard des poissons ; on découvrira également dans ce livret l'existence de la pêche minotière ou l'absurdité des quotas de captures, l'horreur qu'implique l'aquariophilie (on ne pense jamais aux « poissons d'ornement » lorsqu'on parle des animaux familiers, alors qu'ils constituent la majorité des animaux de compagnie), etc. Personne ne se pose

jamais la question du « point de vue » des poissons eux-mêmes. Si l'on prenait au sérieux ce qu'ils vivent, ce seul problème de leur confinement dans des aquariums semblerait monstrueux ; et pourtant, il apparaît lui-même dérisoire, anecdotique, par rapport aux souffrances que causent les élevages et les pêches commerciales !

On s'apercevra sans doute au fil des pages de l'étendue de notre ignorance, et que notre indifférence quotidienne ne va vraiment pas de soi, qu'elle pose question. Peut-être a-t-elle partie liée avec un mépris. Un mépris peut-il jamais se défendre ?

Ce livret a été conçu pour lever le voile sur ce qu'éprouvent les poissons, et sur ce qu'ils subissent de notre fait partout de par le monde. Pour changer notre rapport aux poissons, pour que nous refusions enfin de les exploiter.

Pour nous, c'est peu de choses. Mais c'est urgent, c'est vital. Pour eux.

Innombrables

Selon Steve F. Sapontzis (*Morals, Reason, and Animals*, 1987) sont tués chaque année aux États-Unis 4 à 5 milliards d'animaux de boucherie et plusieurs centaines (voire milliers !) de milliards de poissons ! Nous ne savons pas si nous pouvons reprendre pour la France ces chiffres hallucinants, mais ils donnent certainement une image approchante de la situation, et montrent à quel point l'exploitation des poissons est immensément meurtrière. D'autant que les poissons se raréfiant, l'industrie de la pêche est amenée à sans cesse capturer des individus de plus faible taille (soit parce que plus jeunes, soit parce que d'espèces plus petites), ce qui accroît considérablement le nombre des victimes. Encore faut-il préciser que ces poissons comprennent ceux, innombrables, qui sous forme de farine servent à l'alimentation des animaux de boucherie, des crevettes… et des poissons d'élevage.

Ce sont au total chaque année, dans le monde entier, de l'ordre de 100 millions de tonnes de « produits de la mer » qui sont pêchés : les chiffres en effet ne se soucient généralement pas d'établir une différenciation entre les quelques 86% de poissons et les 9% de mollusques et 5% de crustacés. Sur environ 25 000 espèces de poissons, environ 9 000 sont régulièrement attrapées, plus de 7 000 sont commercialisées à des fins alimentaires.
En 1993, 40% des prises ont néanmoins porté sur seulement 24 espèces : anchois (8,4 millions de tonnes), lieus d'Alaska ou colins (4,6), maquereaux du Chili (3,4), pilchards ou sardines du Japon (2,3), capelans (1,7). Sur 85 millions de tonnes de poissons pêchés par an, 27 étaient rejetées à la mer (11% seulement survivraient) et 29 sont transformés en farine, essentiellement pour l'alimentation animale (certaines espèces sont capturées uniquement à cette fin : anchois du Pérou, menhaden et une grande partie des harengs pêchés par les Norvégiens et les Danois).

Glissants et luisants, froids et muets

Il est difficile de comprendre que l'on fasse une croix sur les poissons tout simplement parce que ces créatures glissantes et luisantes ne sont pas chaudes et laineuses comme un mouton et n'ont pas le regard sombre et profond d'une vache. Parce qu'ils vivent dans un milieu hostile pour nous, les gens s'imaginent qu'ils ne peuvent rien ressentir. Les poissons sont peut-être à sang froid, mais cela ne signifie pas qu'ils ne ressentent pas la douleur. Ce sont des créatures hautement sensibles avec un système nerveux et un cerveau, ce qui signifie que comme les humains, ils peuvent souffrir, la seule différence étant qu'ils n'ont pas de voix comme les autres animaux.

Courrier des lecteurs à la revue *The Vegetarian*



Les poissons sont exploités pour deux raisons prépondérantes : pour nourrir les humains et pour nourrir les animaux « de boucherie ». Environ un quart des prises mondiales serviront à nourrir des animaux d'élevage. Un autre quart environ serviront d'ingrédients pour faire des bougies, du cirage pour les chaussures, etc…

Les poissons : une sensibilité hors de portée du pêcheur



Joan Dunayer

article paru en juillet-août 1991 dans la revue américaine *Animals' Agenda*,
puis traduit dans les *Cahiers antispécistes* n°1 d'octobre 1991.
Revu et corrigé par nous avec l'accord de l'auteure à partir de son article
« Fishes and the Flesh Industry » publié dans *American Vegan*, été 2003.

Blackie, poisson rouge de variété moor, pouvait à peine nager, en raison d'une grave déformation. Big Red, poisson rouge plus gros de type oranda, sentit sa détresse. Dès l'instant où Blackie avait été ajouté à son aquarium dans le magasin d'animaux, Big Red s'était mis à s'occuper de lui. « Big Red surveille sans relâche son copain malade, le soulève doucement sur son grand dos et le promène à travers l'aquarium », rapporta en 1985 un journal sud-africain. Chaque fois que de la nourriture était saupoudrée à la surface de l'eau, Big Red y portait Blackie pour qu'ensemble ils puissent y manger. Cela faisait un an que Big Red faisait ainsi preuve de « compassion », selon le propriétaire du magasin.

De la compassion envers les poissons, les humains, eux, en montrent généralement bien moins. Tragiquement et ironiquement, ils ne reconnaissent pas une sensibilité qui, à bien des égards, dépasse la leur.

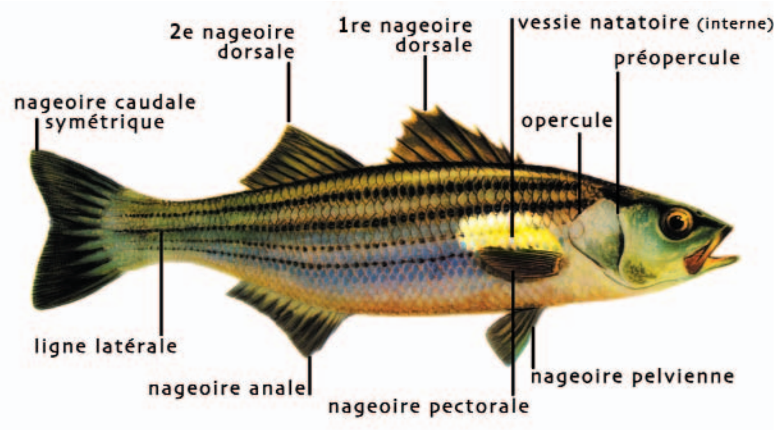
Le monde perceptif des poissons

Les oreilles intérieures des poissons perçoivent tout un monde aquatique que les humains ne peuvent appréhender sans l'aide d'hydrophones. Sans avoir de cordes vocales, les poissons « parlent ». En comprimant leurs vessies natatoires, en faisant grincer leurs dents pharyngales, en frottant ensemble certaines de leurs arêtes, ils produisent des sons qui peuvent varier de bourdonnements et de clics à des glapissements et des sanglots. Selon les découvertes des spécialistes de la biologie marine, les « vocalisations » des poissons communiquent des états comme la cour, l'alarme ou la soumission, en même temps que l'espèce, la taille et l'identité individuelle du « locuteur ». Le *satinfin shiner* mâle [note de l'éditeur : pour quelques noms de poissons, nous n'avons pas trouvé l'équivalent français. Nous les avons soit laissés tels quels, soit traduits littéralement en indiquant le terme anglo-saxon entre crochets], par exemple, ronronne lors de sa cour et émet des coups sourds quand il défend son territoire.

La ligne latérale, organe sensitif que la plupart des poissons possèdent de chaque côté du corps, formée d'une série de poils sensibles alignés de la tête à la queue, détecte elle aussi les vibrations. Pendant la nage, elle signale au poisson les objets proches grâce aux



Morphologie d'un poisson typique (« téléostéen »). D'après J. Nicholls, dans le *Guide de la faune et de la flore littorales des mers d'Europe*, éd. Delachaux & Niestlé, Paris, 1979



La vessie natatoire (ou aérienne ou gazeuse) que possèdent la plupart des poissons est un sac interne rempli d'air qui allège son possesseur et lui facilite la nage.

Combien de kilos d'habitants de la Seine, du Rhône ou de la Loire ?
Les statistiques ne donnent pas, pour les poissons, le nombre d'individus éclatés dans les filets, étouffés ou dépecés vivants sur les ponts des navires, l'unité étant pour eux la tonne et non l'individu. ***Des centaines ou milliers de milliards de poissons sont pêchés chaque année,*** **mais nous ignorons totalement la souffrance infligée à ces êtres sensibles. Faute d'avoir trouvé des méthodes fiables de calcul, nous reprenons nous-mêmes par force ces décomptes en tonnes. Il faut pourtant s'interroger sur ce qu'ils signifient, et sur le mépris qu'ils expriment : imagine-t-on que l'on parle maintenant des 250 000 tonnes d'habitants de Paris ?**

vibrations qu'ils renvoient, autorisant ainsi la navigation et la localisation précise des proies dans l'obscurité.

La sensibilité des poissons à la lumière est supérieure à la nôtre. Beaucoup de poissons des profondeurs voient dans une pénombre où un chat ne voit rien. Les espèces d'eau peu profonde ont une vision à deux niveaux : à l'aube, les cônes de la rétine, sensibles à la couleur, s'avancent, et les bâtonnets, sensibles à la lumière faible, se rétractent en profondeur ; au coucher du soleil, le processus s'inverse. Pendant la transition, de nombreux poissons bénéficient d'une aptitude à percevoir la lumière ultraviolette, qui suffit à leur indiquer la silhouette des insectes à la surface de l'eau. Une lumière vive soudaine, due par exemple à une lampe de poche, surprend et désoriente un poisson dont la vision s'est adaptée à la nuit. Il arrive alors qu'il fuie, ou qu'il se fige sur place, ou qu'il coule. La lumière peut aussi détruire des bâtonnets.

Chez la plupart des poissons, les papilles gustatives se répartissent non seulement dans la bouche et la gorge, mais aussi sur les lèvres et le museau. Beaucoup d'espèces qui se nourrissent sur le fond ont des récepteurs gustatifs aussi sur des extensions de leurs nageoires pelviennes ou sur des barbes sous leur menton, qui jouent le rôle de langues externes. Les poissons-chats, grâce à leurs centaines de milliers de récepteurs gustatifs, peuvent goûter la nourriture à une certaine distance.

Quelle sensibilité les poissons ont-ils aux odeurs ? Les saumons peuvent parcourir des milliers de kilomètres au cours de leurs migrations, et, plusieurs années plus tard, reconnaître à l'odeur leur cours d'eau d'origine. Les anguilles américaines détectent l'alcool à une concentration d'un milliardième de goutte dans 90 m^3 d'eau (le contenu d'une grande

piscine). À sa seule odeur, certains poissons peuvent déterminer l'espèce, le genre, la réceptivité sexuelle, ou l'identité individuelle d'un autre poisson.

Les poissons réagissent fortement au fait d'être touchés. Lors de la cour, ils se frottent souvent doucement l'un contre l'autre. Des enregistrements effectués par le Narragansett Marine Laboratory ont révélé que le robin des mers [*Sea robin*, famille des triglidés] ronronne quand on le caresse. Ricardo Mandojana, photographe sous-marin, gagna l'amitié d'un poisson-juif initialement méfiant en lui grattant légèrement le front. Au cours des mois suivants, le poisson, apparemment impatient de se faire caresser, venait à la rencontre du plongeur lors de ses tournées.

page : 9

Les poissons ne saignent pas. Il serait pourtant plus juste de dire qu'ils saignent peu, mais c'est en se basant principalement sur cette prétendue caractéristique que l'Église catholique avait décrété que l'on pourrait les manger même pendant le carême. C'est que le sang paraît porteur de la vie, et que répandre le sang est un très fort symbole de violence et de domination. Sous l'Ancien Régime, les nobles étaient décapités à la hache ou tués à l'arme blanche, alors que les gueux étaient pendus, brulés ou étouffés. Mort noble, avec écoulement du sang, et mort dégradante, lorsque le sang n'est pas répandu. Le fameux privilège de chasse de la Noblesse était un droit également de faire couler le sang de l'animal sauvage : piéger les animaux, les étouffer, les noyer étaient des manières de manants, de vilains.

Et les animaux eux-mêmes se voyaient conférer des statuts plus ou moins valorisants selon « leur sang » : les gros mammifères, auxquels les hommes s'identifiaient peu ou prou et que seul « le sexe fort » pouvait tuer, étaient renommés être des viandes rouges (ou même noires, pour le « gros gibier »), tandis que les oiseaux et petits mammifères (animaux de basse-cour, etc.), que pouvaient parfois tuer également les femmes, étaient censés être des « viandes blanches ». Pour se ravigorer, au XIXe siècle encore, les hommes buvaient le sang des bœufs des abattoirs, et les femmes du bouillon de poulet ! Quant aux poisssons, on l'a vu, ils étaient censés être dépourvus de sang ; déjà, chez les Grecs, les poissons n'étaient pas considérés comme de la viande. Cela semble rester la règle durant l'antiquité, et « ce n'est véritablement qu'après l'établissement du Christianisme que la pêche fit des progrès. Elle n'avait été qu'une profession vile, abandonnée aux mains d'esclaves : le besoin de satisfaire aux jours d'abstinence la convertit en une profession nécessaire. »

Du coup, les poissons ne constituaient guère un aliment noble, et restaient une nourriture de pauvres, un plat de pénitence ; le Carême n'était autrefois pas vécu positivement, comme en témoigne une parodie médiévale des chansons de geste, « La Bataille de Caresme et de Charnage ».

La pêche n'était donc pas une activité prestigieuse : contrairement à la chasse, « on la considérait [sur la fin du moyen age] plutôt comme une activité économique (pêche au filet dans les rivières et vidange périodique des étangs) ; le seigneur, qui en avait le monopole, se serait abaissé s'il l'avait exercée lui-même. » Par contre, il se réservait bel et bien le droit de chasse, valorisant, lui, et symbole de sa domination sur les autres animaux, sur ses terres et sur les autres humains.

Voilà sans doute pourquoi aujourd'hui encore les poissons ne bénéficient d'aucun prestige, ne font guère relief dans notre imaginaire et pourquoi, peut-on supposer, leur sort nous laisse si souvent indifférents.

De nombreux pêcheurs pensent que les poissons apprennent à se méfier des techniques de pêche : « *Les sandres voient sans arrêt des poissons morts habilement maniés devant leur gueule, les ombres voient passer des nymphes de toutes les couleurs et de là à penser qu'ils apprennent rapidement à se méfier* **[...].** *La preuve : on en prend beaucoup plus difficilement sur les parcours surpêchés. « Y'a plus de poissons » est en général la réaction : là-dessus, une pêche électrique démontre le contraire. Le poisson est là, mais il est sur ses gardes.* **»**
D. Maury, « Moins nombreux, mais meilleurs », *La pêche et les poissons*, **n° 681, 02/2002**

De nombreuses espèces de poissons ont des centaines de récepteurs électriques sur leur peau, qui leur permettent de détecter la forme du champ qu'ils produisent eux-mêmes. Un objet moins conducteur que l'eau, telle une roche, forme une ombre dans le champ ; un objet plus conducteur, telle une proie, apparaît comme un point brillant. L'image électrique que perçoit le poisson lui indique le lieu, la taille, la vitesse et la direction de déplacement de l'objet. Un poisson électrique peut aussi « lire » la décharge produite par un autre, laquelle dépend de la taille, de l'espèce, de l'identité individuelle et des intentions (qui peuvent être, par exemple, le défi ou la recherche d'un partenaire sexuel) de celui qui le produit. Le poisson-couteau rayé mâle affirme sa dominance par le moyen d'une série rapide d'impulsions ; son rival potentiel se soumet en cessant de « parler ».

Qu'ils produisent ou non eux-mêmes des signaux électriques, de nombreux poissons sont sensibles au champ électrique qu'engendre tout être vivant et peuvent ainsi détecter une proie cachée sous le sable ou le gravier. Theodore Bullock, spécialiste des systèmes nerveux, a noté que certains requins peuvent percevoir un champ électrique équivalent à celui que produit une pile de 1,5 volts à 1500 kilomètres.



« Poisson noble, le turbot présente une aptitude intéressante à la survie hors de l'eau. Une garantie de fraîcheur pour sa commercialisation. Ifremer lance le projet Suture (Survie du Turbot en Emersion), destiné à étudier les perturbations physiologiques dues à l'émersion, les signes apparents de la mort et leurs conséquences possibles sur les qualités de la chair. L'Ifremer a produit une cassette video de dix minutes consacrée à l'élevage du turbot. »
« Le turbot d'élevage sous l'œil d'Ifremer », *Ouest-France*, **6 février 1996**

La capacité des poissons à souffrir

En accord avec leurs autres sensibilités, la capacité des poissons à ressentir le stress et la douleur ne fait pas de doute. Lorsqu'ils sont poursuivis, enfermés, ou menacés de toute autre manière, ils réagissent comme le font les humains face au stress : par l'augmentation de leur fréquence cardiaque, de leur rythme respiratoire, et par une décharge hormonale d'adrénaline. La prolongation de conditions adverses, telles la trop grande promiscuité ou la pollution, les amène à souffrir de déficience immunitaire et de lésions organiques internes. Tant par sa biochimie que par sa structure, leur système nerveux central ressemble étroitement au nôtre. Chez les vertébrés, les terminaisons nerveuses libres enregistrent la douleur ; les poissons en possèdent en abondance. Leur système nerveux produit aussi des enképhalines et des endorphines, substances analogues aux opiacées et qui possèdent un rôle anti-douleur chez les humains. Quand ils sont blessés, les poissons se tordent, halètent, et exhibent d'autres signes de douleur.

Il est clair que les poissons ressentent la peur, qui joue un rôle dans l'acquisition du comportement d'évitement. Si un vairon a été une fois attaqué par un brochet, ou en a seulement vu d'autres se faire attaquer, l'odeur d'un brochet suffit à lui faire prendre la fuite. Des poissons qui ont subi l'attaque de jeunes brochets prennent la fuite lorsqu'ils entendent le grincement de dents de ces derniers. Le chercheur R. O. Anderson a montré que les perches à grande bouche apprennent rapidement à éviter les hameçons simplement en en voyant d'autres s'y faire prendre. Des centaines, voire des milliers, d'expériences ont été faites au cours desquelles des poissons ont été amenés à accomplir des tâches dans le but d'éviter des chocs électriques.

De nombreux expérimentateurs ont reconnu avoir induit de la peur chez des poissons. Parmi les « observations sur des comportements motivés par la peur chez les poissons rouges » faites par le psychiatre Quentin Regestein, on trouve : « Un poisson effrayé peut s'élancer en avant, ou battre en retraite, ou s'agiter sur place, ou tomber simplement inerte s'il est dépassé par la situation. »

Les poissons crient tant de douleur que de peur. Selon Michael Fine, biologiste marin, la plupart des poissons qui produisent des sons « vocalisent » quand on les touche, quand on les tient, et quand on les poursuit. Dans une série d'expériences, William Tavolga fit grogner des poissons-crapauds en leur infligeant des chocs électriques. Ils se mirent bientôt aussi à grogner à la simple vue des électrodes.

Souffrance des poissons

Fréquemment cité par les magazines de pêche, le Pr. J. D. Rose de l'Université du Wyoming affirme que les poissons sont dépourvus de la région spécifique du cerveau qui serait le siège de la sensibilité. Parce qu'ils ne possèdent pas de néo-cortex, les poissons ne ressentiraient ni souffrances, ni détresses, ni plaisirs, et leurs comportements lors de la capture, par exemple, seraient de simples réponses réflexes à des stimuli. Des arguments de ce type avaient déjà été réfutés plusieurs années auparavant, notamment par Antonio R. Damasio, qui dirige le département de neurologie de l'Université de l'Iowa. Le néo-cortex n'est pas la seule zone cérébrale permettant les perceptions sensibles et des arguments variés et de très nombreuses expériences forment un si vaste et si convaincant faisceau de présomptions que l'on peut considérer que nous avons bel et bien des preuves aujourd'hui de la sensibilité des poissons.

Perception de la douleur
« Une équipe de l'Institut Roslin et de l'Université d'Edimbourg apporte [une preuve] scientifique d'une perception de la douleur chez les poissons.
L'étude, qui a porté sur la truite arc-en-ciel, démontre non seulement l'existence de récepteurs du système nerveux dans la tête du poisson qui réagissent aux stimuli, mais que l'application sur sa peau de substances nocives peut produire des changements profonds et durables de son comportement et de sa physiologie, tout comme c'est le cas avec des mammifères supérieurs. [...] la réaction à une substance nocive n'étant pas suffisante pour prouver la perception à la douleur, il a fallu démontrer que la conduite de l'animal est affectée de façon négative par l'expérience douloureuse, et que ces modifications de comportement ne sont pas uniquement le fait de réflexes.
"Tous ces travaux font apparaître que les critères permettant d'affirmer qu'il y a bien douleur de l'animal sont réunis", résument les chercheurs. » (d'après un communiqué de l'AFP du 30 avril 2003).
Les études comportementales de Ehrensing *et al.* (1982) avaient déjà montré que les poissons apprennent vite à éviter des chocs électriques, contrairement à ceux auxquels on administre un analgésique.

Les poissons comme « animaux familiers »

Même quand ne s'y ajoute pas la cruauté de l'expérimentation, la captivité des poissons en elle-même néglige leurs besoins les plus fondamentaux. Nerveux et fragiles, ils sont mal adaptés à la vie enfermée dans un aquarium ; pourtant, dans les seuls États-Unis, des centaines de millions de poissons y sont emprisonnés.

Les poissons sont plus sensibles à la température que ne l'est n'importe quel animal à sang chaud. Une variation brusque d'à peine quelques degrés peut tuer un poisson rouge. Pourtant, certains sont confinés dans des petits réservoirs dont la température peut fluctuer rapidement.

Les poissons d'aquarium n'ont aucun moyen d'échapper aux substances toxiques qui pénètrent dans leur eau. De nombreux polluants domestiques peuvent leur nuire, parmi lesquels la fumée de cigarette, les vapeurs de peinture, et les retombées de vaporisateur. Dans un bocal ou un réservoir, l'ammoniaque qu'ils excrètent eux-mêmes peut s'accumuler et atteindre un niveau toxique. Le chlore même en très petites quantités peut, comme l'ammoniaque, induire des difficultés respiratoires et des spasmes nerveux. Le niveau de chlore dans l'eau du robinet peut facilement leur être fatal.

Les poissons en aquarium sont bombardés en permanence de scènes et de bruits d'humains. Le simple fait d'éclairer la lumière dans une pièce sombre peut les alarmer au point de les faire s'élancer contre les parois en verre, et se tuer. Les vibrations provenant d'une télévision, d'une chaîne stéréo, ou d'une porte qui claque peuvent aussi les alarmer et les blesser. Dans *You and Your Aquarium*, Dick Mills prévient que « n'importe quel choc ou tapotement sur le verre de l'aquarium peut facilement choquer et stresser les poissons ». Un chercheur, H. H. Reichenbach-Klinke, a découvert que les poissons fréquemment exposés à de la musique à forte puissance développent des lésions mortelles du foie.

Les poissons d'aquarium sont livrés à l'agression de l'artificiel, mais sont privés du naturel. Il leur est refusé de s'adonner à leurs activités comme la recherche de la nourriture à travers la vive diversité des récifs coralliens. À la place, ils n'ont à parcourir et à repar-

70% des animaux de compagnie en Allemagne sont des poissons. Que ce soit dans les salles de séjour, dans les restaurants ou les espaces commerciaux, il y aurait environ 3 millions d'aquariums, soit environ 80 millions de « poissons d'ornement » (les chiffres, non connus, sont vraisemblablement quelque peu inférieurs en France). Les vétérinaires estiment que le contenu de ces aquariums sera changé quatre fois dans l'année…

L'Allemagne importe chaque année 70 à 100 tonnes de poissons *d'eau salée* (quand on sait combien pèse généralement un poisson d'aquarium !!!), pratiquement tous d'origine sauvage. En Asie du Sud-est, on utilise généralement du cyanure de sodium, extrêmement nocif, pour les capturer. Bien que ce soit illégal, jusqu'à 90% des poissons d'ornement qui proviennent d'Indonésie ont été pêchés avec du cyanure. Aux Philippines aussi, son emploi reste courant. Pourtant cette méthode cause une mortalité effroyable : les poissons souffrent de lésions du foie ainsi que de problèmes de respiration. On évalue à seulement 10% le nombre de ces poissons qui vont survivre aux premiers temps dans l'aquarium. Jusqu'à 60% des poissons capturés meurent en fait avant même d'être exportés : les filets notamment provoquent des contusions, des coupures et des blessures des branchies. De très nombreuses lésions résultent aussi de ce que les filets sont remontés trop vite et sans ménagement à la surface. D'autres poissons encore meurent à cause des mauvaises conditions de « stockage » chez l'exportateur ou pendant le transport.



En outre, les aquariums des particuliers eux aussi génèrent une très forte mortalité. Certes, les pertes sont particulièrement importantes chez les poissons d'importation, mais ceux qui proviennent d'élevages (c'est le cas de 90% des poissons tropicaux *d'eau douce*) vivent eux aussi très peu longtemps. Si les poissons sont remplacés plusieurs fois par an, cela ne tient pas du tout à leur faible espérance de vie puisque 80% des morts résultent de négligences, d'erreurs de « manutention » : mauvaise qualité de l'eau (taux de carbonates, de nitrates, acidité, teneur en oxygène), mais aussi surpopulation, mauvais assortiment ou nourriture inadaptée, ou bien encore absence de quarantaine des poissons qu'on vient d'acheter. Et ces erreurs ne sont généralement pas fatales à un seul animal, mais à l'ensemble des captifs d'un même aquarium.

De façon générale, les pertes concernant les poissons « d'ornement » sont significativement plus importantes que dans le reste du commerce animalier. Le coût très faible de chaque individu joue sans doute un rôle. Comme personne ne s'en préoccupe, il n'y a pas non plus de lois régissant le commerce ni la « garde ». Et ce hobby connaît un engouement constant, et se répand toujours plus…

(traduction libre d'extraits de l'article de Sandra Altherr, « Wegwerf-Artikel Zierfisch », paru dans *Tierrechte* n°22, nov. 2002, édité par Menschen für Tierrechte, Rörmonder Strasse 4a, D-52072 Aachen – Allemagne)

courir que les mêmes dixièmes ou dizaines de litres, et à accepter passivement jour après jour la même nourriture du commerce. Selon Mills, les poissons d'aquarium souffrent souvent d'ennui.

Les poissons rouges et autres poissons sociaux ont besoin de la compagnie de membres de leur espèce ; faute de quoi, commente encore Mills, « il arrive qu'ils dépérissent ». Lorsqu'ils perdent un compagnon, on observe chez les poissons sociaux des signes de dépression, tels la léthargie, la pâleur ou les nageoires flasques. Le zoologiste George Romanes rapporte dans *Animal Intelligence* l'incident suivant : quand un propriétaire d'aquarium se défit d'un de ses deux *ruff* [?], celui qui restait cessa de manger pendant trois semaines jusqu'au jour où on ramena son compagnon.

Le mal que les aquariophiles infligent aux poissons dépasse largement leur aquarium. Innombrables sont ceux qui meurent avant d'arriver chez le détaillant, au cours du transport depuis leur lieu de capture, ou depuis la « ferme à poissons » (qui voit naître actuellement 80% des poissons dits « ornementaux » des États-Unis). La capture à elle seule en tue ou blesse des millions. Ils sont immobilisés à l'aide d'anesthésiants, de dynamite ou de cyanure, puis prélevés à la main ou au filet. William McLarney, biologiste de la pêche, a observé une capture à la bombe au cyanure :

> *Une douzaine de poissons-écureuils rouge vif quittent en trombe leur demeure corallienne à huit mètres sous l'eau et se lancent, suffoquant et gigotant, vers la surface. Leur élan les porte jusqu'à trente centimètres en l'air, d'où ils retombent avec de petits bruits mats, pour enfin flotter, épuisés, en tournant faiblement en rond. Sous eux, un mérou de trois livres tousse violemment, les branchies en feu. Il tente de nager mais ce faisant se renverse, puis flotte sans bruit comme une sinistre bouée.*

Entre-temps, sur le fond, des poissons trop « ternes » pour intéresser les clients « se convulsent ou gisent sans mouvement ».



« … 10 ou 20 millions de Tétras cardinaux, par exemple, sont récoltés (*sic* !) chaque année dans les petits affluents du *Rio Negro* moyen, et 10% d'entre eux au moins (*sic* !) survivent au voyage vers les bassins des firmes de Manaus et au conditionnement avant transport.. »
J. Géry, *L'aquariophilie*, in Ch. Masson, *Poissons et aquariums*, Larousse, 1984


Hokusaï

La pêche commerciale

La pêche commerciale elle aussi décime les poissons, en en tuant d'innombrables milliards chaque année. En général, pour eux, la mort n'est ni rapide ni indolore.
Dans la pêche à la seine tournante et enveloppante, le bateau encercle un banc de poissons avec un filet (seine), qui est ensuite resserré, puis hissé et généralement vidé dans de la saumure liquide maintenue sous 0°C. Ceux qui ne meurent pas écrasés ou étouffés sont victimes de choc thermique. Cette méthode, employée pour pêcher les thons albacores, a provoqué une tempête de protestations en faveur des dauphins qui nagent au-dessus des thons et se prennent dans le filet avec eux. Mais peu de voix se sont élevées contre la mort qui est administrée aux thons eux-mêmes. Et les thons sont eux aussi des animaux sensibles aux vibrations, dont il est clair qu'ils sont eux aussi terrorisés et blessés par les canots à moteur et les explosions sous-marines qui rassemblent les dauphins en un lieu. L'onde de pression d'une détonation sous-marine peut rompre la vessie natatoire d'un poisson.

Seine tournante et enveloppante.
Le filet peut faire plus de 1 000 m de long et 100 m de haut ;
sa partie inférieure est refermée au moyen d'une corde coulissante. Il est utilisé pour les captures en surface (sardines, anchois, harengs, thons…).



La décompression fait sortir les yeux des orbites...



Dans la pêche au chalut, un bateau se déplace en traînant derrière lui à travers l'eau un énorme filet. Tous les poissons qui y entrent sont poussés par le mouvement de traction en direction de son extrémité en cul de sac effilé. Pendant un temps qui peut durer de une à quatre heures, les poissons pris sont tirés et pressés à hue et à dia les uns contre les autres, ensemble avec divers débris et cailloux que ramasse le filet sur le fond. Dans *Distant Water: The Fate of the North Atlantic Fisherman*, William Warner écrit d'une capture : « le frottement des poissons les uns contre les autres dû à l'agitation et à la compression prolongées dans le filet leur avait rapé les écailles ». « Les frottements, en fait, leur avaient complètement mis les flancs à vif. »

La décompression que subissent les poissons devient insoutenable dès lors que leur remontée forcée a lieu depuis une certaine profondeur. La chute de la pression provoque une dilatation du gaz enfermé dans leur vessie natatoire, qui ne peut pas être compensée assez rapidement par une absorption dans la circulation sanguine. Il arrive souvent que la pression interne qui en résulte fasse éclater la vessie natatoire, ou sortir les yeux de leurs orbites, ou l'œsophage et l'estomac par la bouche. « Beaucoup parmi eux n'avaient que des trous vides là où auraient dû se trouver les yeux », rapporte Warner d'une de ses observations sur un chalutier. Une autre fois, il remarqua lors de la remontée du filet « une grande écume de bulles… provenant des milliers de vessies natatoires rompues. »

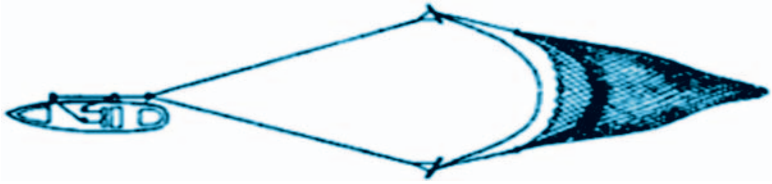
Les poissons relativement petits tels les flets sont d'ordinaire déversés sur de la glace pilée ; la plupart y meurent d'étouffement ou écrasés par les couches suivantes. Les poissons plus grands tels les églefins ou les morues sont vidés sur le pont. William MacLeish décrit la méthode de tri qu'il a vue pratiquer : l'équipage larde les poissons de coups au moyen de courtes tiges pointues, « jetant ici les morues, là les églefins, là-bas encore les sérioles [*Yellowtail*] ». Ensuite, on leur coupe la gorge et le ventre (pas nécessairement dans cet ordre). Entre-temps, les poissons non désirés (« déchets »), qui représentent parfois la majorité de la prise, sont rejetés par dessus bord, parfois à la fourche.

Les poissons de grande consommation – thons, harengs ou cabillauds – sont tous pêchés entre la surface et environ 800 mètres de profondeur. Mais, concurrence et raréfaction des bancs obligent, les chalutiers plongent leurs filets de plus en plus profond. Résultat, des poissons jusque-là ignorés arrivent sur les marchés. Comme le grenadier, qui vit par 1400 mètres de fond.

Filets… et déchets dérivants
Depuis plus de vingt ans, les filets « monofilaments » sont très largement utilisés. On estime qu'ils multiplient par huit les capacités de capture des filets traditionnels. Ils mettent au moins sept ans à se dégrader, et lorsqu'ils sont perdus et dérivent dans les océans, ils continuent à attraper et tuer des poissons et de nombreux autres habitants des mers. Le monofilament est moins cher, moins visible que l'ancien multifilament, et est plus difficile également à détecter acoustiquement. Du coup, extrêmement nombreux sont les animaux utilisant l'écho-location qui se retrouvent pris au piège. De nombreux autres restent prisonniers aussi de divers déchets, comme des bandes en plastique. Pour la seule année 1980, on estime que les bateaux ont jeté par dessus bord quelques 1 500 tonnes de déchets : généralement… des débris de filets.
Pour réduire la « surpêche » et éviter les captures de dauphins, la pêche aux thons avec filets maillants dérivants est désormais interdite dans les eaux européennes, mais elle continue néanmoins à être pratiquée illégalement sur une large échelle…

En une seule après-midi, les pêcheurs peuvent poser jusqu'à 60 000 kilomètres de filets maillants, qui, dans les hautes eaux du Pacifique, sont surtout des filets dérivants, mais qui peuvent être aussi dans les eaux côtières des filets amarrés. Ce sont des filets en plastique munis de flotteurs sur un bord et lestés de l'autre, qui pendent comme des rideaux sous la surface, généralement jusqu'à une profondeur de plusieurs dizaines de mètres. En plus de la mort non intentionnelle de plus d'un million de mammifères, de tortues et d'oiseaux chaque année, ces filets infligent une souffrance énorme aux poissons.

Ceux-ci ne voient pas le filet et nagent droit dedans. Si leur taille est trop grande pour qu'ils passent à travers, ils se coincent la tête dans une maille. Ils tentent alors de reculer, mais la maille les prend par les opercules des branchies ou par les nageoires. Beaucoup d'entre eux vont alors mourir étouffés. D'autres luttent si désespérément dans les mailles coupantes que souvent ils saignent et meurent vidés de leur sang, qu'ils aient ou non réussi à se libérer. Beaucoup de pêcheurs ne remontent pas leurs filets tous les jours, et la mort peut mettre plusieurs jours à venir. Dans *Sports Illustrated* (16 mai 1988), le journaliste Clive Gammon décrit les morues ramenées après deux jours. Beaucoup d'entre elles étaient « sans yeux, sans nageoires, sans écailles » ; de nombreuses autres avaient été dévorées par des poux de mer. Les poissons immobilisés sont une proie sans défense (les prédateurs qu'ils attirent se prennent souvent eux aussi dans les filets). Quand le filet est remonté, les poissons sont extraits au crochet.



Pêche au chalut à panneaux. Une chaîne précède le bord inférieur du filet, et racle le fond de la mer pour en déloger les animaux.

Beaucoup de poissons, comme les morues, les églefins, les raies et les soles, peuvent être encore en vie lorsqu'ils sont éviscérés. Les anguilles sont fréquemment tuées en les couvrant de sel (l'agonie dure deux heures) ou en les hachant en morceaux…

La pêche minotière
Chaque année, environ 30 millions de tonnes de poissons (environ un tiers des captures mondiales) sont transformées en 6,5 millions de tonnes de farines, et 1,2 millions de tonnes d'huile. Les poissons capturés, appelés parfois poissons fourrage, sont souvent réduits en farine immédiatement, en haute mer, sur les bateaux dits minotiers.
Des centaines ou des milliers de milliards d'habitants des mers finissent ainsi comme nourriture pour les cochons, les poulets et les saumons, ou bien encore comme huiles de poisson dans les margarines, comme bougies ou comme huiles de chauffage.
La farine et l'huile de poissons constituent l'aliment de base des poissons d'élevage. De façon générale, obtenir aujourd'hui 1 kg de poissons d'élevage nécessite l'emploi de 2 à 6 kg de poissons pêchés.

Par ailleurs, les poissons servent aussi à confectionner des aliments pour animaux de compagnie : en l'an 2 000, ce sont 25 000 tonnes de poissons qui ont ainsi été utilisés en France comme aliments pour animaux familiers.

Certains pêcheurs commerciaux prennent encore au harpon les poissons les plus gros et les plus précieux (les espadons, les thons et les requins), ou les crochètent individuellement. Mais bien plus souvent ils les prennent avec des palangres flottantes (ou « longues lignes »). Cette méthode, également employée pour des poissons plus petits, consiste à dérouler une grande longueur de fil (parfois plus de cent kilomètres) portant des centaines ou des milliers d'hameçons munis d'appâts. Comme certains pêcheurs ne remontent leur ligne qu'au bout de 20 heures, les poissons peuvent rester empalés pendant près d'une journée entière. Beaucoup de poissons qui se laissent prendre à l'appat avalent profondément l'hameçon qui leur déchire l'estomac lorsqu'ils se débattent.

Manger des crevettes tue aussi des poissons
La consommation mondiale de crevettes explose. Il est bien possible que, comme d'autres crustacés tels les homards, elles souffrent tout autant que les poissons ; mais il est sûr, en tout cas, que la pêche aux crevettes est absolument meurtrière aussi pour ces derniers : « Les chalutiers de crevettes, par exemple, attrapent 5 millions de tonnes de poissons pélagiques et 17 millions de tonnes de tous les types d'espèces marines. Ils rejettent la totalité des espèces non ciblées. Dans les zones de pêche les plus destructives, on capture 30 espèces marines pour 1 espèce de crevette. » Ainsi, selon *Le Monde diplomatique*, « pour chaque kilo de crevettes pêché, par exemple, 8 à 10 kilos de poissons sont sacrifiés. »
On sait aussi que les pêcheries allemandes de crevettes de la mer du Nord tuent un nombre important de poissons plats juvéniles comme les carrelets et les soles : les alevins de ces espèces sont particulièrement vulnérables aux filets qui sont traînés sur les fonds qui les abritent.
Les élevages de crevettes, très répandus notamment en Asie, ne font pas mieux : elles sont nourries à base de farines ou d'huiles de poissons ! Comme il s'agit de l'activité « agricole » la plus productive (retour sur investissement dès la première année), ces élevages se multiplient et aujourd'hui déjà 25% des crevettes consommées dans le monde proviennent de l'aquaculture.



visage de la raie bouclée

Les prises « déchet »
Les filets ne sélectionnent pas. Selon la FAO, entre 27 et 40 millions de tonnes de poissons indésirables, de crustacés, d'oiseaux de mer, de tortues marines et de mammifères marins sont capturés chaque année. Au moins un cinquième des prises mondiales (les estimations varient en fait entre 20 et 60 % !) sont ainsi rejetées à l'eau parce que trop petites ou parce que n'appartenant pas aux espèces ciblées. Elles sont généralement rejetées mortes, blessées, ou extrêmement affaiblies.
Le massacre semble empirer depuis que, par mesure de protection, des « tailles minimales des captures » et des « quotas de captures autorisées » ont été édictés. Les gouvernements imposent que ne soient pêchés que des poissons d'une certaine taille (variable selon les espèces). Comme leur taille ne peut évidemment pas être déterminée avant la capture, les poissons immatures sont tout de même pris, mais ensuite rejetés, généralement morts. Des quotas des captures sont également imposés sur les espèces commerciales, dans l'espoir de permettre aux « stocks » de se renouveler. Dès lors que les quotas sont atteints, la loi impose que tous les poissons de l'espèce concernée soient rejetés. Comme souvent les quotas d'autres espèces ne sont pas simultanément remplis, la pêche continue, et les poissons des espèces « over quota » retournent directement des filets à la mer, morts ou grièvement blessés. Ce phénomène est aggravé encore par la logique marchande : comme certaines tailles ou qualités de « poisson » se négocient plus cher sur le marché, il est fréquent que des pêcheurs rejettent une partie de leurs prises à la mer pour continuer les captures jusqu'à ce qu'ils aient « engrangé » le stock optimal, qui leur rapportera le maximum d'argent.



Arcimboldo : « l'eau », 1563-64
(huile sur plaque de bois, Kunsthistorisches Museum, Vienne)

La pêche de loisir

Environ 40 millions d'habitants des États-Unis – 16% – maltraitent les poissons par « sport ». Beaucoup d'adeptes de la pêche de loisir affirment que leurs victimes ne souffrent pas. Toutes les données connues indiquent le contraire.

Le chercheur John Verheijen et ses collaborateurs étudièrent la réaction des carpes pêchées au hameçon. Lorsqu'elles sont prises, elles agitent la tête, crachent comme si elles tentaient de recracher de la nourriture, se lancent en avant et plongent. On obtient la même réaction initiale en leur administrant des chocs électriques au palais. Quand elles sont prises et tenues sur une ligne tendue pendant plusieurs minutes, elles crachent le gaz de leur vessie natatoire ; lorsque la ligne est relâchée, elles coulent. Elles font exactement de même lorsqu'elles subissent un choc électrique intense et prolongé. De façon frappante, elles réagissent de la même façon quand on leur fait peur en les confinant dans un espace réduit ou en leur faisant sentir l'odeur d'un membre de leur espèce blessé. Les expérimentateurs en conclurent que la pêche à la ligne provoque une certaine combinaison de terreur et de douleur.

Au cours de la lutte que mène le poisson accroché au hameçon, son glycogène musculaire (forme de stockage du glucose) s'épuise, tandis que l'acide lactique s'accumule rapidement dans son sang. En quelques minutes, la moitié des réserves en glycogène d'une truite arc-en-ciel sont épuisées par l'effort violent qu'elle fournit. Dans le numéro de mai 1990 de *Field and Stream*, le chroniqueur Bob Stearns reconnaît que l'acide lactique peut « immobiliser » un poisson « de façon bien plus rapide et intense que ne le font les crampes et autres douleurs musculaires que nous autres humains éprouvons quand nous exerçons trop fortement nos muscles. » Plus longtemps le poisson lutte, plus grande est l'accumulation d'acide lactique. Néanmoins, les pêcheurs prennent plaisir à « travailler » durement leur prise. Dans le numéro de juillet 1990, Stearns exalte un « petit bout de femme de pêcheur » qui mena un espadon pendant près de cinq heures : « Chaque fois que le poisson ralentissait, elle saisissait l'occasion : en pompant, en le pressant, en le forçant à dépenser ses propres réserves d'énergie, en ne lui accordant jamais un instant de repos. » Avant d'être tirés de l'eau, de nombreux poissons meurent d'épuisement.

Pour bien d'autres, la pire des souffrances est encore à venir. Typiquement, le pêcheur tire à bord les poissons moyens ou gros en les crochetant à l'aide d'une gaffe. Parfois, ils sont écorchés vifs. De nombreux pêcheurs ont l'habitude d'accrocher leurs prises encore vivantes sur une corde ou une chaîne qu'ils laissent traîner des heures durant dans l'eau.

La pêche au vif
On utilise un appat vivant (un petit poisson : vairon, gardon, goujon...) pour pêcher des carnassiers (brochet, perche, sandre, silure, black-bass…) ; l'appat est crocheté avec un ou deux hameçons à travers la bouche, le flanc, le dos. On peut aussi, au moyen d'une aiguille d'acier, passer le fil de pêche sous sa peau, en le crochetant d'un ou deux hameçons, doubles ou triples. Dans l'eau, déjà très blessé et affolé de douleur, il n'aura de cesse de trouver un refuge que lui refusera le pêcheur. S'il n'est pas happé par un prédateur (qui devient alors lui-même victime !), il mourra tout de même rapidement de ses blessures, en quelques minutes ou une heure.
L'utilisation des leurres en lieu et place de vifs et la remise à l'eau des poissons pêchés sont de plus en plus fréquentes, surtout chez les pêcheurs de moins de 35 ans. La pêche au vif constituait tout de même encore 12% des pêches en France en 1992 !
D'après *Réformer la pêche de loisir*, LFDA, 2002

S'il s'agit d'une corde, elle est enfilée à travers chaque poisson, généralement par la bouche et ressortant par une ouverture branchiale. S'il s'agit d'une chaîne, elle est munie d'attaches semblables à d'énormes épingles de sûreté et qui servent à empaler les poissons, généralement à travers la mâchoire. La plupart des poissons victimes de la pêche de loisir meurent de suffocation. Même hors de l'eau, leur mort peut être lente. Dans l'édition d'octobre 1980 de *Field and Stream*, Ken Schultz décrit une perche après une heure hors de l'eau : elle avait les nageoires et les branchies rougies et « continuait à suffoquer ».

La pêche dans laquelle le pêcheur relâche ses prises inflige, au minimum, de la terreur, de la douleur, et une incapacité temporaire, ou, souvent, permanente ou fatale. L'éditeur adjoint de *Field and Stream*, Jim Bashline, admit dans un article du numéro de mai 1990 qu'il est fréquent de voir le poisson « se débattre si violemment quand le pêcheur lui ôte l'hameçon, qu'il s'échappe et heurte brutalement le fond du bateau ou le sol rocheux ». Les chutes, la manipulation au filet ou à la main et d'autres agressions encore entament la peau superficielle délicate et transparente du poisson. Cette couche muqueuse externe le protège contre les infections, et protège les tissus sous-jacents contre l'entrée ou la sortie excessives d'eau ; toutes conditions qui peuvent être fatales. Des expériences ont aussi été faites qui confirment que les poissons peuvent mourir d'empoisonnement à l'acide lactique plusieurs heures après avoir été surmenés, et entre-temps rester complètement paralysés. L'hameçon lui-même est toujours source de blessure. Le poisson dont la bouche est gravement lacérée peut devenir incapable de s'alimenter. De nombreux poissons sont relâchés avec l'hameçon encore accroché aux branchies ou à des organes internes s'ils l'ont avalé.

La pêche constitue aussi une torture infligée à ceux qui sont employés comme appâts. Les petits poissons comme les vairons qui sont utilisés à cette fin, sont habituellement crochetés au travers du dos, des lèvres, voire des yeux. Puisque les blessures tendent à attirer les espèces prédatrices qui sont recherchées, certains pêcheurs en infligent encore d'autres à leurs appâts, en leur coupant les nageoires ou en leur brisant le dos.



La gestion des poissons pour la pêche de loisir

Afin d'assurer la stabilité du nombre des prises, les aleviniers des États-Unis relâchent chaque année dans les cours d'eau des centaines de millions de poissons, principalement des saumons et des truites. Ted Williams, qui se décrit lui-même comme un « ancien chien de garde des gestionnaires », a qualifié les aleviniers d'« épaves génétiques ». Dans un article paru en septembre 1987 dans *Audubon*, il écrit : « Après des années de reproduction consanguine, les truites des aleviniers tendent à devenir déformées. Les opercules branchiaux ne ferment plus, les mâchoires sont tordues, les queues sont pincées. » Certaines mutations nuisibles sont cultivées intentionnellement ; ainsi, l'agence gouvernementale de gestion de la faune sauvage de l'État de l'Utah a produit massivement des albinos, sensibles à la lumière, pour servir de proies faciles à repérer.



Williams déplore les conditions d'élevage des truites dans les aleviniers, et parle d'« auges en béton infectes et surpeuplées, qui éliment les écailles et les nageoires des poissons. » Il ajoute que ces poissons sont mal armés pour la vie sauvage. Alors qu'habituellement les truites fuient lorsqu'elles sentent un mouvement au-dessus d'elles, celles qui viennent des aleviniers restent là, attendant d'être nourries (les pêcheurs ne s'en plaignent pas). Williams, lui-même passionné de pêche à la ligne, ouvrit le ventre d'une truite d'alevinier, et y trouva nombre de mégots de cigarette que le poisson, habitué à manger des granulés, avait avalés.

En France
La pêche serait le loisir le plus populaire et il y a comparativement bien plus de pêcheurs en France que dans les autres pays européens. En 1994, près d'un Français sur seize s'y adonnait, ponctuellement ou régulièrement. Ce sont une immense majorité d'hommes (il y aurait tout au plus 5 à 10% de femmes). Néanmoins, le nombre de pêcheurs est en baisse constante, et on estime qu'ils sont aujourd'hui moins de deux millions.

Mark Sosin, adepte de la pêche de loisir, et John Clarke, biologiste « halieutique », ont écrit un livre à l'intention des pêcheurs à la ligne, *Through the Fish's Eye: An Angler's Guide to Gamefish Behaviour* (« À travers l'œil du poisson : un guide pour pêcheur à la ligne du comportement des poissons »), dans lequel ils définissent naïvement le but de la gestion des poissons : « fournir le meilleur poisson pour le plaisir du pêcheur ». Afin de réduire la population des petits poissons qui ne les intéressent pas, et d'augmenter la clareté de l'eau, les gestionnaires vident souvent partiellement certains lacs et étangs, laissant ainsi les espèces non désirées souffrir de manque de nourriture, de couverture d'eau, et d'espace pour éviter les prédateurs. Froidement, Sosin et Clarke conseillent : « Quand un lac ou un étang devient fortement peuplé d'espèces indésirables, la meilleure solution peut être d'annihiler tous les poissons et de recommencer à neuf. On y parvient généralement soit en asséchant le lac, soit en les empoisonnant (…). Une fois tous les poissons tués, le bassin peut être rempli à nouveau et peuplé selon la combinaison désirée d'espèces prédatrices et proies. » La combinaison désirée est, faut-il comprendre, celle que désirent les pêcheurs à la ligne et les « gestionnaires de la faune » dont les salaires proviennent en grande partie des taxes sur les permis.

La plupart des humains ne ressentent que peu d'empathie pour les poissons. Parce qu'ils les voient comme une masse, ou comme identiques au sein d'une même espèce, les gens négligent facilement les poissons en tant qu'individus. Et parce que leur monde est un monde aquatique et que leurs moyens de communication échappent à nos sens, parce que leur apparence physique diffère tant de la nôtre, beaucoup d'humains ne reconnaissent pas leur caractère sensible. Le résultat est qu'un mauvais traitement de masse est socialement accepté. Au fur et à mesure que croîtra le nombre de personnes conscientes de la sensibilité des poissons, ceux-ci commenceront à recevoir la compassion et le respect qui leur revient.

Dans le domaine des sentiments, Big Red a encore beaucoup à nous apprendre.

Joan Dunayer



Sensibles aussi à la pollution

On ne s'interroge guère sur les conséquences indirectes de nos activités et de nos choix de société, surtout quand les victimes ne sont que des poissons. Pourtant ils sont très sensibles aux polluants. Des produits toxiques peuvent entraîner une asphyxie progressive, occasionner des affections psychologiques, des troubles de la croissance, de la reproduction ou du comportement (perte d'appétit…), etc. D'autres retardent ou bloquent l'ovulation, peuvent également rendre des poissons aveugles, etc.

Quelques exemples :
— des cas de myopathie (dégénérescence des tissus musculaires…), des tumeurs, des nécroses du foie, la destruction des gamètes et des cas d'hermaphrodisme sont attribués au D.D.T. (insecticide). D'autres organochlorés seraient responsables de la diminution de la taille des testicules de poissons et de la mort des jeunes…
— les détergents, même à de faibles concentrations, détruisent les papilles gustatives des poissons, entraînent une altération des capsules nasales et, à forte dose, altèrent les tissus des branchies et occasionnent des lésions et des œdèmes.
— le mercure (ainsi que d'autres métaux lourds comme le cadmium, le plomb ou le nickel) est à l'origine de lésions du système nerveux, de cataractes et de diverses atteintes des branchies et de la peau. Dans la baie de Minamata au Japon, fortement contaminés par du mercure d'origine industrielle – le méthyl-mercure, qui s'accumule dans les graisses (1) –, des poissons zigzaguaient et sautaient en tous sens.
— des poissons intoxiqués par des hydrocarbures aromatiques polycycliques – présents entre autres dans les produits pétroliers – sont couverts de tumeurs (certaines suintant sur une peau lisse, dépourvue d'écailles), ont les moustaches déformées et noueuses, et présentent des altérations du foie…
— sur un autre registre, les hydrocarbures ont des effets physiques : l'enrobage par l'huile des organes externes conduit à des difficultés de respiration, d'alimentation, de mouvement, et peut entraîner la mort. Des tumeurs peuvent se développer. Lors de la pollution des côtes espagnoles par le *Prestige* fin 2002, des malformations, des lésions de la peau et des nageoires et des troubles du comportement ont été observés. Lorsqu'ils survivent, les poissons des zones polluées restent en outre à la merci de la contamination de la chaîne alimentaire !
— enfin, des rejets importants en milieu marin peuvent leur nuire en modifiant les propriétés de l'eau de mer : diminution de la salinité, changement de température, modification du PH…

Qui sont les principaux pollueurs ? Les industries fabriquant des détergents, des engrais, des produits résiniers, les usines métallurgiques et chimiques, les tanneries, les conserveries, les incinérateurs, les mines d'extraction de matières dites « premières », la combustion des énergies non-renouvelables...
Si nous voulons prévenir ces conséquences désastreuses, il nous faut réduire au maximum notre consommation – directe ou indirecte – de polluants, et nous mobiliser pour sortir de ce mo(n)de de production aveugle.

(1) Les poissons prédateurs peuvent accumuler un toxique dans leur chair jusqu'à dix millions de fois la concentration de cette substance dans l'eau...

Ce que signifie la « surpêche » pour les poissons…

Surpêche ? Surexploitation. On parle de surpêche lorsque les prises excèdent le taux de renouvellement des populations. Lorsque la pérennité de l'exploitation est menacée. Du « point de vue » des poissons eux-mêmes, ça ne change pas grand chose. Simplement, la taille moyenne des individus pêchés baisse, tout comme le volume moyen de la prise totale, en même temps qu'un effort croissant doit être fourni pour obtenir le même tonnage de captures. On parle alors de « dégradation des ressources halieutiques ». Les écologistes et les économistes n'aiment pas cela et souhaitent « une gestion intelligente, raisonnée et efficace de nos ressources naturelles » ; ils parlent alors, mais alors seulement, de « filets meurtriers », de pêcheurs « prédateurs » n'ayant « aucune considération à l'égard du poisson », comme si ce n'était pas surtout la demande des consommateurs qui en fin de compte est meurtrière. Ils s'indignent lorsque les espèces et les profits sont en danger ; quant aux individus, si les espèces n'étaient pas menacées, leur mort au contraire serait souhaitée sans scrupules, puisqu'elle rapporterait de l'argent, créerait des emplois, réjouirait le palais. Pour notre part, c'est bien ce que subissent les individus qui nous importe ; à ce titre, les chiffres de la surpêche en disent long sur l'incroyable étendue de ce massacre banal !

Au tournant des années 1900, on pêchait 3 millions de tonnes de poissons dans les océans. Les prises de poissons sont passées de 20 millions de tonnes en 1959 à 100 millions en 1989. Depuis, selon la FAO, elles diminuent de quelques pourcents chaque année. Les 17 zones de pêche mondiales les plus importantes sont toutes en état de sur-exploitation.

Les espèces les plus recherchées étant les morues, thons, espadons, requins, églefins, raies, colins, flétans, au niveau mondial la « biomasse » de ces gros poissons prédateurs est aujourd'hui d'environ 10 % du niveau préindustriel. Conséquence : une explosion des espèces proies, comme les sardines, les anchois, chinchards, sprats, poissons bien plus petits, dont la part dans les prises mondiales est pourtant passée de 50 à 65 % en trente ans. Cela signifie que *le nombre d'individus tués a augmenté de façon phénoménale*, ce dont ne rendent absolument pas compte les chiffres en tonnes de la « production halieutique ».

Surpêche en mer du nord…

Après la seconde guerre mondiale, l'utilisation de chaluts à la fois sur les lieux de ponte et de nourriture, guidés par des sonars, a eu pour conséquence l'effondrement des populations de harengs ; aux alentours de 1975, les prises dans l'ensemble de la mer du Nord étaient tombées aux environs de zéro et une interdiction de pêcher les harengs devait être imposée en 1977. Bien que cette interdiction ait été renforcée, 40 000 tonnes étaient encore capturées en 1991. En 1990, le *Daily Telegraph* de Londres expliquait que pas un mètre carré de fond n'était épargné dans la région hollandaise et que certains coins marins étaient râclés jusqu'à sept fois par an, les fonds s'en trouvant désertifiés. Des quotas sont fixés chaque année par des organisations internationales, mais sont régulièrement transgressés.

En mer du Nord, un quart de la population totale des poissons est pêchée *chaque année* (plus de la moitié des poissons massacrés dans cette zone iront nourrir d'autres animaux de boucherie). 50 à 80 % des bancs, selon les espèces, ont disparu en 20 ans ; les populations de morues ont diminué de 60 %, celles de merlans de 70 %, celles d'églefins de 80 % :

le « stock » pêché dans certaines zones dépasse régulièrement le « stock » de poissons en âge de se reproduire (appelé « biomasse féconde » !).

Les captures de morues ont chûté de moitié au cours des années 1990. Le « total admissible de captures » (TAC), réparti entre l'Union européenne et la Norvège, baisse drastiquement depuis trois ans : 132 000 tonnes en 1999, 81 000 tonnes en 2000, 49 000 tonnes en 2 001…

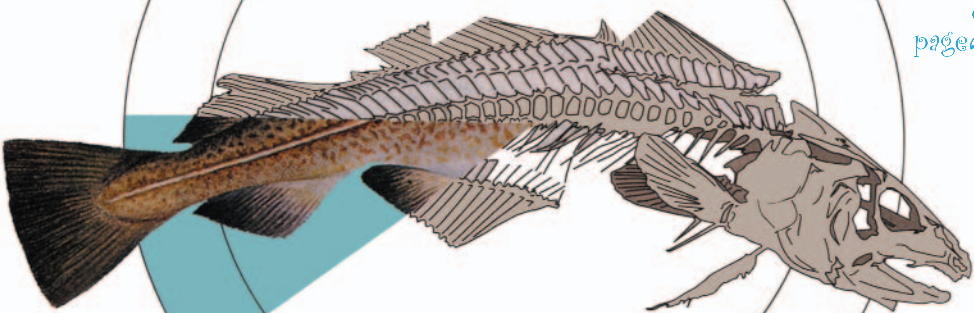
L'ampleur du phénomène est telle que pour la seule année 1994, on estime qu'entre 50 000 et 100 000 oiseaux de mer piscicoles seraient morts de faim !

Dans le Golfe de Gascogne…

Entre 1990 et 1995, la population de merlus a diminué de 60%, les rousseaux ont disparu, tandis que les louvines, daurades, soles, thons rouges se sont extrêmement raréfiés…

Dans l'Atlantique…

Les populations de morues, de harengs, d'églefins et de capelans sont exsangues. Les débarquements de morues (ou cabillauds) ont été divisés par six depuis les années 1970, celles de harengs, par trois. Dans l'Atlantique nord, les prises sont quatre fois supérieures au niveau maximal qui permettrait à 90% des espèces pêchées de se reproduire.



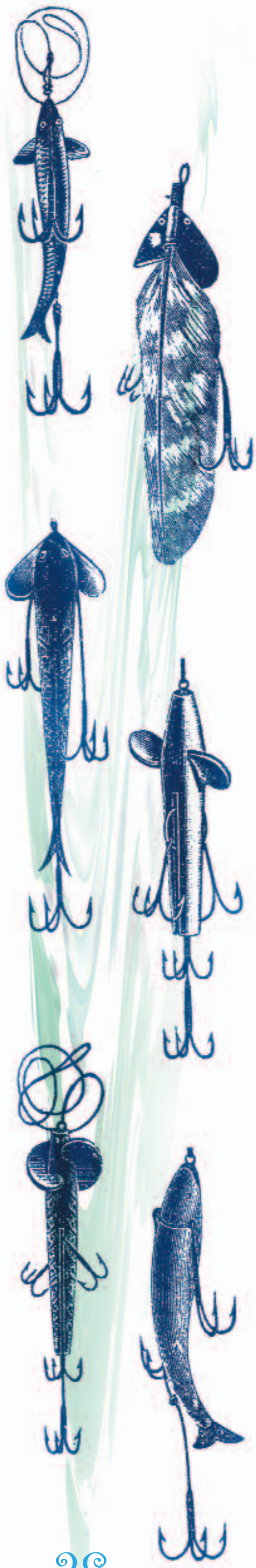
Les populations des espèces de poissons les plus pêchées sont aujourd'hui le dixième d'il y a cinquante ans.

Dans l'Atlantique sud, la chûte des prises de pilchards montre qu'une véritable razzia a lieu, pendant que dans le Pacifique, les anchois, les saumons et les flétans sont aussi en état de surpêche.

On retrouve la même situation : les bateaux industriels, européens et japonais prennent souvent « le » poisson avant qu'il n'arrive à maturité. Inutilisé, il est rejeté à la mer, parfois dans une proportion de 4 kilos pour 1 kilo conservé.

Depuis 1975, le nombre de thons rouges du golfe du Mexique a diminué de 85% (leur taille moyenne est passée de 21 kg en 1969 à 11 kg actuellement), ceux de la Méditerranée, de 50%. Il faudrait réduire de moitié les pêches pour permettre au « stock » de retrouver sa « biomasse » des années 50. En avril 1994, 22 pays ont dû accepter de diviser leurs prises de moitié.

Actuellement, moins de 0,01% de la surface des océans est protégée de la pêche, et encore, sous forme morcelée. 70% des 200 espèces de poissons les plus recherchées sont menacées. La pêche, on s'en serait douté, est une véritable entreprise d'extermination des poissons. On aurait par contre pu espérer que si les « stocks » déclinent, de moins en moins de poissons seraient capturés et tués ; ce n'est hélas pas le cas, puisque ce sont de plus en plus surtout des poissons de petite taille qui sont raflés. Nul autre massacre sur notre planète ne peut être comparé, par le nombre de ses victimes, à celui-ci !



Ocean Ranching…

Qu'est-ce que l'*Ocean Ranching* ? L'avenir du massacre ? Peut-être.

Il s'agit d'élever des alevins en ferme ou en écloserie, de les relâcher ensuite en pleine mer, pour les reprendre quand ils auront acquis la taille voulue. On évite ainsi d'avoir à les nourrir et entretenir. Les pays industrialisés pratiquent déjà depuis plus de trente ans cet *Ocean Ranching*. L'élevage du saumon par exemple est très apprécié parce qu'il retourne à sa rivière d'origine ou à son écloserie et qu'il suffit de l'attendre. Les écloseries du Pacifique nord-ouest relâchent annuellement plus de quatre milliards de tacons (petits saumons) – il n'y a pratiquement plus de saumons d'origine. On rapporte qu'en 1974, jusqu'à 97% des captures de saumons au Japon provenaient d'élevages.

Plusieurs autres tentatives ont été faites sur des décennies, mais toutes jusqu'à présent ont été jugées décevantes. Par exemple, « depuis le début du XXe siècle, 70 milliards de morues ont été relâchées par la Norvège et plus de 50 milliards par les États-Unis. Mais devant la baisse des stocks de morues des deux côtés de l'Atlantique et comme rien ne prouvait que le programme norvégien ou le programme américain aient une incidence quelconque sur les pêches, le programme américain prit fin en 1952 et le norvégien en 1971. Cependant l'élevage de la morue connaît un regain d'intérêt grâce à la technologie ; il est aujourd'hui plus facile de produire des poissons jeunes en plus grand nombre. Les aquaculteurs norvégiens ont découvert que garder les jeunes dans des parcs marins artificiels pour ensuite les relâcher en mer augmente beaucoup leur vigueur et leurs chances de survie… ».

À l'heure actuelle, les écloseries et les aleviniers coûtent encore trop cher, d'autant que le taux de retour (taux de réussite de capture de poissons adultes) est très bas : moins de 10%. Les solutions ne sont pas très opérantes, ni donc très rentables. Mais à mesure que les mers se désertifient, certaines espèces prennent une plus grande valeur commerciale ; par ailleurs, certains pays dépensent des sommes importantes pour indemniser les pêcheurs au chômage, et pourraient aussi de ce fait être intéressés à relancer des programmes d'*Ocean Ranching*…



Pisciculture : les élevages concentrationnaires

La part des poissons d'élevage dans la consommation augmente d'année et en année et représente aujourd'hui 25% des ventes en France. La logique de production de la pisciculture repose sur des modèles productivistes, et la recherche de rentabilité maximale conduit au développement d'élevages à forte densité de population, véritables camps de concentration où les animaux vivent une vie de misère, agglutinés dans des espaces exigus.

De fait, il existe deux sortes d'élevages ; extensifs, ils sont moins épouvantables, puisque les poissons évoluent dans des bassins en terre, marais ou étangs, de plusieurs hectares (mais il y a aussi surpopulation) ; l'eau se renouvelle par la marée ou des affluents et la nourriture est fournie par le milieu. Les poissons sont ensuite pêchés et tués, dans les pires des cas par assèchement du milieu.

Mais c'est l'élevage intensif qui se développe aujourd'hui : les poissons restent confinés dans des cages flottantes, des viviers immergés en mer ou dans des bassins à terre, voire des citernes. Ces élevages pratiquent l'entassement maximal, et la promiscuité engendre stress et agressivité, maladies et frustration. Les fermes peuvent regrouper entre 50 000 et 500 000 poissons !

Les poissons les plus recherchés en pisciculture sont carnivores. Il s'agit des saumons (en France, on en importe de Norvège et d'Ecosse), des truites (d'eau douce, « produites » surtout en Aquitaine et Bretagne) et certains poissons d'eau de mer, comme les daurades, bars, turbots, morues et flétans…

Détaillons un peu les élevages de saumons, les plus documentés ; les élevages de poissons d'autres espèces sont très similaires.

La « pisciculture » mondiale est en pleine expansion. En 1993, elle fournissait déjà 60% des poissons d'eau douce, 43% des saumons, 5% des poissons de mer. En l'an 2000, en France, elle fournit 100% des truites, 95% des saumons, 80% des daurades royales, 60% des turbots, 50% des bars. La FAO prévoit que la production double d'ici 2010, pour fournir alors 40% de la demande mondiale en poissons. Ce sont les pays d'Asie du Sud-est et la Chine qui sont les premiers éleveurs mondiaux de poissons d'eau douce.



Expérimentations génétiques
Il y a plus de dix ans déjà que des scientifiques travaillent sur des transferts de gènes sur des dizaines d'espèces de poissons, particulièrement des espèces d'élevage. Les expériences de transfert de gènes ne se limitent pas à rendre les poissons plus gros (taux de croissance accru, meilleur taux de conversion de la nourriture…), mais aussi, par exemple, à conférer une résistance à des virus qui les déciment dans les élevages. D'autres prévoient de transférer des gènes « antigel », trouvés dans des espèces arctiques, vers des espèces vivant en eaux plus chaudes. Ces gènes produisent une protéine qui empêche le sang de geler ; en les insérant dans le génome d'autres espèces, les biologistes des pêcheries espèrent produire des poissons susceptibles de survivre dans des climats plus froids. Le gène « antigel » apparaît donc comme un moyen d'augmenter les « récoltes » des pêcheurs septentrionaux, et d'accroître également l'éventail des poissons d'élevage.

Des poissons en boîte

Les œufs de saumons sont retirés des corps des femelles et mélangés avec la semence de mâles ; les ovules sont développés dans des incubateurs contrôlés, situés sur la terre ferme, et sont élevés jusqu'à ce que les alevins atteignent la taille voulue. Les alevins grandissent dans des écloseries d'eau douce pendant 12 à 18 mois, après quoi ils sont transférés dans d'immenses radeaux composés de cages flottant dans la mer ou dans des lochs (lacs), chaque cage contenant des milliers de poissons ; le transfert soudain en eaux salées est un tel traumatisme qu'entre 15 et 50% d'entre eux meurent ! Les fermiers essayent donc aujourd'hui de procéder par étapes pour réduire « leurs » pertes.

Les survivants sont engraissés pendant deux ans, et plus ils grossissent et plus, évidemment, l'espace se fait rare dans les filets ou les cages ; il faut imaginer l'équivalent de six à huit gros saumons de trois kilos passant leur vie dans un espace d'un mètre cube (ou bien un poisson de 60 cm évoluant sa vie durant dans une baignoire), alors que, libres, ils migreraient sur des milliers de kilomètres des rivières où ils sont éclos jusqu'à l'océan ! Les truites sont encore plus concentrées, souvent dans des citernes, à des densités de 30 à 60 kg/m^3, soit au pire l'équivalent de 27 truites d'une taille de 30 cm dans une baignoire ! On imagine que tenir ces poissons reclus dans de si petits espaces peut leur causer un stress extrême. La frustration se traduit par des sauts et une agitation continuelle. Les blessures à la gueule et aux nageoires sont fréquentes, généralement causées par le frottement contre les filets ou les parois, ou par les collisions ou agressions entre poissons.

Ils sont nourris fréquemment avec des boulettes délivrées en quantité par des distributeurs automatiques. Selon les espèces, les aliments sont composés de 40 à 50% de farine de poissons (anguilles de mer séchées et compressées, etc.), 10 à 20% d'huile de poissons et de 20 à 35% de plantes protéagineuses et de céréales, de compléments minéraux et vitaminiques. On estime qu'il faut entre 2,2 et 6 tonnes de poissons pêchés (selon qu'ils sont sous forme de farines, d'huiles, etc.) pour produire une tonne de poissons d'élevage : cela implique d'innombrables morts, d'autant que ces poissons sauvages qui servent ici de nourriture sont généralement de toute petite taille.

La compétition pour la nourriture entraîne des agressions, des morsures des nageoires et de la queue et même du cannibalisme. Phénomène aggravé encore par le fait que certains

poissons grandissent plus vite que d'autres. C'est pourquoi ils sont triés périodiquement par tailles (le tri a lieu cinq fois). Les poissons doivent jeûner au moins 12 heures auparavant. Ces tris sont très stressants pour eux et sont même parfois opérés par une machine. Les poissons paniquent, certains vont cesser de manger et perdre du poids, et d'autres sont blessés, voire meurent.

Comme pour tout autre élevage intensif, celui-ci conduit à de grosses probabilités de maladies. Le stress s'associe à des septicémies, s'ajoute à des infections de la peau ou des ouïes, pendant que l'entassement peut causer des maladies bactériennes ou bien des nécroses pancréatiques infectieuses. L'accroissement prévu des tailles des cages devrait encore augmenter les risques. Les affections bactériennes ou virales peuvent en outre contaminer également les populations sauvages. Les poissons et les cages sont désinfectés à l'aide de produits très agressifs comme le chlore, les affections sont contrôlées grâce entre autres au formol (!) et des antibiotiques.

Pour éviter les parasitoses, et particulièrement les poux de mer, de nombreux pisciculteurs utilisent notamment plusieurs fois par an du Dichlorvos, un pesticide organophosphoré de même famille que des gaz militaires neurotoxiques ; cette substance est hautement nocive pour toutes les formes de vie marine, du plancton aux crustacés, même à une dose de 1 ppm (partie par million). Même utilisé correctement, le produit est toxique pour les saumons aussi. Lorsqu'il est versé dans l'eau, non seulement il arrive que les poissons se blessent eux-mêmes en tentant de se mettre hors de portée, mais ils sont souvent ensuite victimes de convulsions et d'attaques d'apoplexie, parfois de cécité et même de mort en cas de surdosage ; des chercheurs de l'Université d'Aberdeen pensent que si 60% des saumons sauvages d'Écosse souffrent de cataracte, c'est aujourd'hui dû à l'usage de ce produit ! En France, on utilise surtout la chloramine et le formol, qui se révèlent aussi facilement très toxiques pour les poissons.

Cela n'empêche pas pour autant que des parasites échappés d'une écloserie en Norvège ont entraîné la disparition complète des saumons dans une trentaine de rivières. En Irlande, une étude du début des années 90 révèle que 94% des poux de mer qui ont détruit leurs pêcheries de truites provenaient de fermes de saumons.



Citernes d'élevage de truites

Un transport tout confort ?
Leurs lignes latérales, on l'a vu, permettent aux poissons de ressentir les plus petites secousses, en percevant les moindres ondes de pression qui se propagent dans l'eau. C'est pour cette raison qu'il faut éviter de taper sur la vitre des aquariums… Or, comme les autres animaux de boucherie, les poissons d'élevage sont transportés à travers toute l'Europe. Cela signifie souvent un voyage en citerne derrière un camion, bien que certaines des fermes les plus importantes utilisent maintenant des hélicoptères pour transporter les poissons des sites d'eau douce vers les sites marins. Chacun peut imaginer le supplice que cela représente vraisemblablement lorsque les poissons rebondissent à chaque cahot sur les parois de la citerne. Les vibrations se répercutent sans cesse sur leurs lignes latérales, l'effet étant sans doute comparable pour nous au bruit assourdissant d'avions à réaction. Le transport terrifie probablement les poissons. Ajoutons qu'ils souffrent en outre couramment de l'augmentation de la température et du manque d'oxygène.



http://www.st-antigone.com/ + (mort/vignettes.htm)

De nombreux poissons succombent avant d'être « récoltés ». En plus des comportements d'agression, des tris, des maladies et des parasites, ils meurent aussi à cause d'algues toxiques, à cause des excréments et de l'urine qui s'accumulent dans les eaux et à cause de la raréfaction de l'oxygène dans les eaux chaudes. Des élevages entiers ont été décimés en France pendant les grandes chaleurs de l'été 2003. Le nombre d'individus qui meurent devient un problème toujours plus important (pour l'éleveur). De 1985 et 1989, le nombre de jeunes saumons qui ont péri est passé de 25 à 42%, pour une population annuelle qui a augmenté de 5,5 (1985) à 23 millions (1989) ; concernant cette fois les poissons-chats d'élevage, en 1990, on estimait même officiellement aux USA que 64% mourraient de maladies !

On estime qu'aujourd'hui ce sont plus de dix millions de poissons d'élevage qui souffrent et meurent chaque année de maladies et d'infection de poux de mer, soit entre 10 et 30% des populations : dans tout autre domaine d'élevage, de tels chiffres seraient considérés comme absolument effarants !

Alors qu'un poisson-chat (*channel catfish*) chanceux peut survivre 20 ans, tandis que les truites ou les saumons peuvent vivre 9 ans, la plupart des poissons d'élevage sont tués lorsqu'ils ont entre 10 mois et 2 ans.

Avant l'abattage, les poissons sont forcés de jeûner plusieurs jours, jusqu'à parfois plus de trois semaines ; selon les espèces, il s'agit soit d'éliminer une partie des surplus de graisse ainsi que les antibiotiques, soit tout simplement d'économiser la nourriture durant le laps de temps pendant lequel ils ne perdent pas encore de poids.

Plusieurs façons de les tuer sont utilisées :

— Ils peuvent être simplement retirés hors de l'eau, laissés à suffoquer dans des casiers à glace. Cette méthode simple est de plus en plus utilisée pour les truites. La glace, qui est censée garder le corps de la décomposition, prolonge l'agonie et les souffrances : les poissons peuvent rester conscients plus d'un quart d'heure !

— Ils peuvent être électrocutés dans de grands réservoirs.

— Ils peuvent être tués d'un coup sur la tête. Il y a de forts risques que cela soit mal fait, blessant le poisson sans l'assommer vraiment. Il arrive par exemple que des poissons perdent un œil dans l'opération, tout en restant conscients. C'est que, comme dans les abattoirs de « volailles » ou autres, il faut « exécuter » sa tâche le plus vite possible !

— Ils peuvent aussi se faire couper ou arracher les branchies pour qu'ils se vident de leur sang. Ils se convulsent et éprouvent des spasmes musculaires pendant un temps considérable avant de mourir. Ils sont parfois précédemment étourdis dans un réservoir d'eau saturée de dioxyde de carbone. Cette méthode en elle-même cause une grande panique, les poissons cherchent violemment à s'échapper lorsqu'ils s'y retrouvent plongés. Bien qu'ils soient tétanisés très rapidement (en moins d'une minute), ils mettent généralement 3 à 9 minutes à perdre connaissance, et sont donc tout de même souvent saignés alors qu'ils restent conscients. Les pisciculteurs norvégiens, quant à eux, tuent les saumons en tranchant les principales artères derrière la tête. Ils sont ensuite remis dans l'eau, où ils s'affaiblissent et finissent par mourir d'hémorragie.

La croissance exponentielle de la pisciculture n'a guère retenu l'attention de la population. Il s'agit pourtant d'une industrie similaire en bien des points à celle des poulets en batterie, et qui cause bien plus de victimes que l'ensemble des élevages de cochons, moutons, vaches, veaux, chèvres, chevaux, etc. On estimait il y a quelques années que ces pratiques concentrationnaires concernaient quelques 50 millions de poissons : ce chiffre a été démultiplié depuis, étant donné que ce « secteur d'activité » explose. Les méthodes de « mise à mort » qui y sont en vigueur, si elles étaient appliquées à tout autre animal, entraîneraient des poursuites pénales !

Les poissons ne sont jamais considérés pour eux-mêmes, à tel point que ce sont les seuls animaux dont l'utilisation ne fait pratiquement jamais l'objet de réglementations ; pour ce qui est des aquariums, il n'existe aucune disposition légale visant à leur garantir un minimum de bien-être ; et il n'existe aucune règlementation de la pêche sur ce sujet ; concernant les élevages, seule la « mise à mort » semble parfois règlementée dans un souci de limiter leurs souffrances – bien qu'en général des considérations d'hygiène l'emportent dans les textes et peuvent entraîner une agonie bien plus longue. On sait de toute façon qu'en la matière la législation est généralement peu respectée et ne garantit pas nécessairement d'améliorations notables… mais elle donne bonne conscience aux consomm-acteurs. Son absence est par contre un signe certain de notre incroyable indifférence à l'égard de ces êtres sensibles des rivières, des étangs, et des mers.

Est-ce juste ?

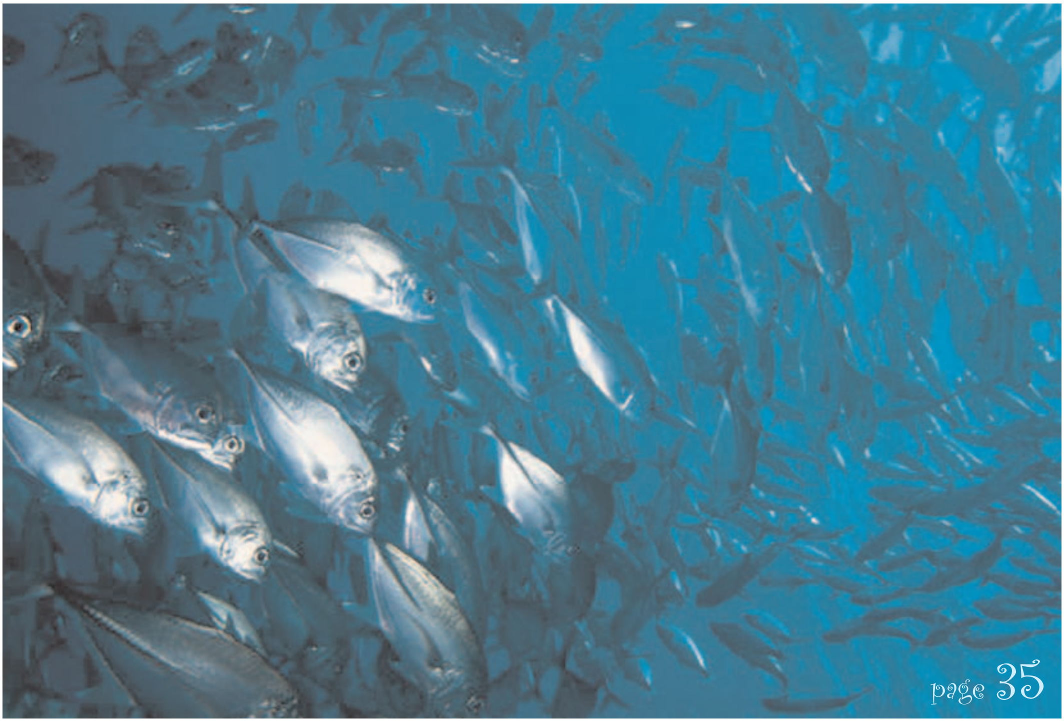
« Le » poisson (ou la viande) n'est pas un produit banal : c'est la chair d'un être qui a été sensible, qui a éprouvé du plaisir et de la souffrance, et qu'on a fait tuer pour une raison dérisoire, entièrement évitable : simplement pour le manger.

Pourquoi considérons-nous ainsi que la vie d'un animal, ce qu'il ressent, ses désirs et ses peurs, n'a pas d'importance ? Est-il si méprisable qu'on soit prêt à lui retirer l'unique bien qu'il possède, sa vie, pour le seul plaisir d'un repas ?

Pourquoi si peu de considération ? On répond généralement : parce que les animaux sont bêtes, ils ne raisonnent pas, ils ne sont pas libres, ils sont « faits pour ça »… Est-ce que ce sont vraiment des raisons ?
Doit-on traiter les gens différemment selon leur degré d'intelligence (ou de raison, ou de liberté, ou de faculté d'abstraction...), selon qu'ils sont idiots, autistes ou demeurés, ou au contraire géniaux ? Pourquoi y aurait-il deux sortes de morales : une morale de l'égalité pour les humains *entre eux*, et une sorte de morale aristocratique *à l'encontre* des autres ? Les arguments utilisés pour légitimer à nos propres yeux les malheurs qu'on leur fait subir sont indéfendables. Les maltraiter est injuste, exactement pour les *mêmes* raisons qu'il est injuste de maltraiter des humains : parce que cela les fait souffrir et/ou les prive de leur vie. Si chaque animal pouvait crier avant sa « mise à mort », le monde retentirait de toute part d'un vacarme épouvantable et incessant. C'est un vaste charnier qui s'expose sur les étals des poissonneries et des boucheries, et qu'on retrouve, de façon plus intime, au cœur des repas quotidiens, dans les estomacs de 99 % de la population (le 1 % restant a décidé de ne plus manger de viandes ni de poissons, et ainsi ne participe plus au massacre).

Ce mépris meurtrier n'est pas juste. Nous ne pouvons pas ainsi décider, si ce n'est par un acte de force pure, que ceux qui ne sont pas de notre espèce ne comptent pas. Il s'agit d'une discrimination aussi arbitraire que peut l'être, par exemple, le racisme. Cela s'appelle d'ailleurs du *spécisme* : la discrimination fondée sur l'espèce des individus, visant à nous donner le droit de les exploiter parce qu'ils ne font pas partie de l'espèce « supérieure ». Tout comme le racisme fonde sa discrimination sur l'appartenance de « race », à l'encontre de ceux qui ne font pas partie de la « race supérieure ».
Il faut que nous réfléchissions à ce que nous faisons ; aux conséquences de nos actes. Est-ce que la morale courante, *spéciste*, qui veut que les intérêts vitaux d'un animal ne sont rien auprès du plus dérisoire de nos propres intérêts, est justifiée ? Est-ce que « ça se défend » ? Et si non, pouvons-nous continuer à les *utiliser* ?

Expérimentation sur les poissons
Dans le domaine de l'expérimentation animale, les poissons viennent sur la liste tout de suite derrière les rats et les souris, tout particulièrement pour la recherche fondamentale en environnement et en chimie, pour laquelle ils sont les principales victimes.
Dans *Libération* du 3 janvier 1995, Frédéric Rosa, du laboratoire de génétique du développement de l'École normale supérieure, déclare à propos des poissons-zèbres qu'il utilise comme matériel d'expérimentation : « *Ils sont beaucoup plus beaux que tous les animaux de laboratoire que j'ai vus jusqu'à maintenant. Ils sont sensibles aux vibrations et aux odeurs, ils reconnaissent les gens. Leur comportement est tout à fait fascinant.* » Adopter ici un point de vue esthétique semble lui permettre d'éviter de porter un regard éthique sur les souffrances très certainement causées…



Pêche, chasse, boucherie et domination

Nous pouvons nous projeter intuitivement dans les mammifères, et plus généralement dans les animaux terrestres à « sang chaud » : les imaginer semblables à nous-mêmes, et par contrecoup, laisser venir à nous l'imagination nous raconter leur point de vue. Nous pouvons – et le faisons parfois – nous « mettre dans leur peau ». La chasse est ainsi un affrontement où le chasseur traque et cherche à courber sous son joug (par capture ou mise à mort) un adversaire qui lui résiste, et auquel il reconnaît donc une existence particulière, proche à bien des égards de la sienne. Et l'élevage et le dressage des animaux domestiques rappellent trop l'éducation des petits humains pour que nous puissions éviter de faire involontairement le parallèle. C'est pourquoi ni la chasse ni la boucherie ne sont perçues comme anodines, mais bien au contraire sont des pratiques où s'affirme une volonté de domination : une volonté d'écraser l'autre, pour bien ancrer en nous l'idée que nous ne sommes pas lui, que nous sommes autres, radicalement autres, « par nature » différents ; pour nous prouver que nous sommes des Hommes (avec toute la valeur virile associée à l'idée d'Humanité) et non des bêtes. Que nous appartenons bien à l'Humanité, et que nous sommes au sommet de la pyramide dans l'Ordre hiérarchique du monde. Pourquoi donner libre cours à ce sentiment de domination ? Parce que nous pourrions facilement nous identifier aux animaux qui nous entourent et que nous refusons cette possibilité de façon panique.

Mais le problème se pose tout à fait différemment avec les poissons : il n'y a pas besoin de leur dénier une valeur dont on pressentirait qu'on pourrait la leur accorder, et nous ne nous sentons pas en danger de pouvoir nous *assimiler* à eux ; ils ne sont que fruits qu'on cueille, séparés de nous par un gouffre abyssal d'emblée perçu comme définitif. Ils ne sont pas l'autre pôle d'une relation, pas plus que ne nous apparaissent comme tels les myrtilles, les pommes ou les coquillages. Nous les percevons comme irrémédiablement étrangers, sans risque de nous mettre à leur place.



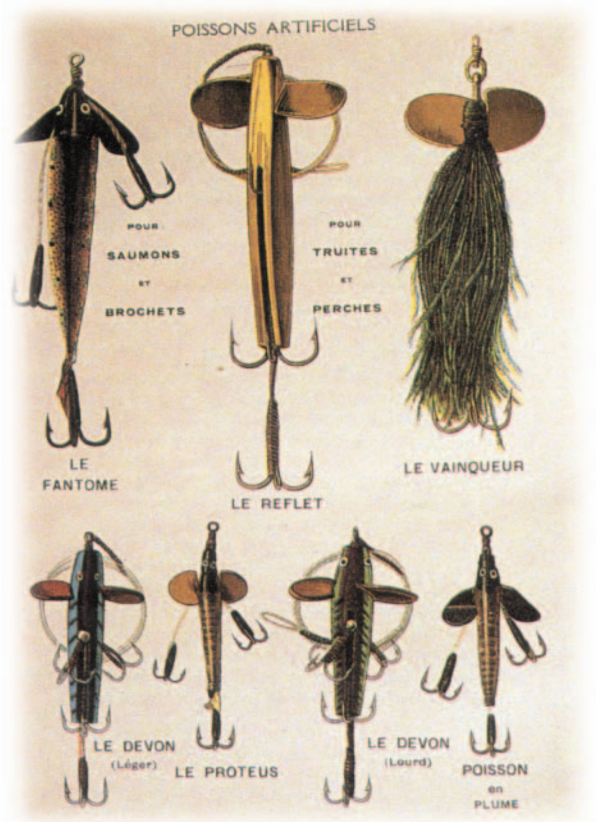
Agriculture, chasse, pêche

Autant la boucherie tient une grande place dans notre imaginaire, autant la pêche ne nous évoque pas grand chose. Autant la chasse est perçue comme une activité virile, au sens d'une activité guerrière, d'un sport sanglant, autant la pêche de loisir, par contre, semble être l'activité pacifique par excellence, qui ne fait de mal à personne. Elle est pourtant bien une activité masculine, mais la virilité s'y exprime surtout comme assurance tranquille, nonchalance, calme serein. Alors que la chasse rappelle une tragédie, la pêche nous évoque le calme tranquillet de la cueillette, les poissons n'éveillant guère dans notre imaginaire culturel que l'image de fruits (de mer, par exemple) que nous procure avec prodigalité Mère Nature.

Dans nos représentations courantes, les rapports entre l'Humanité et la Nature sont empreints de mythologie patriarcale. Le rapport agricole de l'Homme à la Nature renvoie à celui de l'homme à son épouse, à cette matrice fertile qu'il ensemence et qui au terme d'une gestation lui rendra son bien arrivé à maturité. La chasse et la domestication, par contre, évoquent symboliquement la guerre que mènent les hommes contre la Nature et ses forces inquiétantes, que ce soit pour s'en défendre ou s'en faire une amie, lui arracher péniblement ou « sadiquement » un certain confort, un certain luxe. La Nature prend ici le rôle d'une marâtre, ou d'une jeune fille insoumise, qu'il faut dompter, dominer ou apprivoiser par la ruse : qu'il faut s'approprier, parce qu'elle vit de sa vie propre, indifférente ou hostile aux Hommes. On retrouve l'image d'Épinal de la conquête de l'Ouest : les trappeurs précédant les colons fermiers, dans une lutte sans merci de la Civilisation contre une Nature vierge.

La pêche, elle, représente l'antithèse de la chasse : une relation harmonieuse, édenique, avec la Nature. Celle-ci se fait Mère Terre, mère nourricière, affectueuse et attentionnée, qui pourvoit avec sollicitude aux besoins des Hommes. Les poissons sont alors au monde aquatique ce que les fruits et les plantes sauvages sont à la terre : on les cueille, ils sont ce cadeau que Nature met avec bienveillance à notre libre disposition.

Et ils perdent, à ce petit jeu de représentations mythologiques, toute réalité autre que symbolique. Sans doute, leur morphologie autre, leur habitat différent du nôtre, ont-ils permis cet éloignement extrême, cette étrangéité absolue où nous les laissons et qui semble bien leur refuser toute vie imaginable et tout intérêt de notre part.



Que faire ?

Face à l'immensité du massacre et des souffrances perpétrées, la première des choses à faire est bien sûr de refuser soi-même de les cautionner directement : contrairement à ce que disent encore parfois certains médecins, cesser de manger du poisson (et de la viande) ne pose pas de problèmes de santé, et la seule difficulté consiste généralement en ce que notre entourage nous désapprouve, se sent agressé par une telle décision, se moque… En fait, on apprend à ne pas se laisser intimider par ces réactions…

Mais il importe aussi de changer la représentation que notre société se fait des poissons, attirer l'attention sur le fait qu'ils sont sensibles, éprouvent le monde, vivent leur vie bien ou mal. Rendre publique la situation qui leur est faite dans le monde entier. Cela peut être diffuser ce livret, bien sûr, mais aussi écrire des articles, coller des affiches, envoyer des courriers aux revues, coller des autocollants sur les produits dans les supermarchés, intervenir au sein de collectifs ou d'organisations (*cf.* p. 39), etc.

On peut en effet essayer d'agir collectivement : la première manifestation européenne en faveur des poissons a eu lieu en septembre 1995 en Allemagne, près de Pforzheim, à l'initiative de *Aktion Konsequenter Tierschutz* (Action pour une protection plus efficace de l'animal) ; il y a déjà plusieurs années, l'organisation anglaise *Animal Concern* a décrété la date du 6 mai « journée sans poisson », ce qui peut être une occasion pour organiser des événements concertés. Le 11 octobre 2003, dans sept villes différentes en France, lors d'une action médiatisée, des antispécistes ont déversé du faux sang et distribué des tracts devant des boucheries et des poissonneries, sur le slogan : « halte au massacre ! »…

En Angleterre, d'autres types d'actions sont organisés fréquemment et rendus publics, comme le sabotage de pêche : il s'agit de faire du bruit pour faire fuir les poissons des zones dangereuses. Ça peut être en nageant, en passant en canoë au niveau des lignes, etc. Des concours de pêche ont ainsi été empêchés de façon non violente ; par exemple, une trentaine de militant-e-s, en canoë et canot pneumatique, rendaient gentiment à une cinquantaine de pêcheurs leurs hameçons et leurs bouchons. Au bout de 20 minutes, le concours était annulé !

Nul doute que nous pouvons imaginer de nombreuses autres possibilités d'intervention, souvent plus simples à mettre en œuvre, pour attirer l'attention sur les massacres en cours.

C'est urgent, essentiel, vital.

Remerciements, bibliographie et crédits

Nous remercions tout particulièrement Joan Dunayer pour son soutien et l'enthousiasme qu'elle a témoigné pour le projet de ce livret. Joan Dunayer est également l'auteure de *Animal Equality: Language and Liberation* (Ryce Publishing, 2001).

Nous remercions aussi les auteur-e-s ou traducteurs/trices des textes qui non seulement nous ont autorisé à reprendre des passages, mais nous ont encouragé en ce sens, et notamment les diverses personnes qui collaborent aux *Cahiers antispécistes*, Sandra Altherr, la revue *Tierrechte*, les Amis de Guénady, AVÉA, CAA…

Les encadrés « Agriculture, chasse, pêche » et « Pêche, chasse, boucherie et domination », ainsi que celui de la page 9, sont des adaptations de « La pêche : une vraie boucherie » et de « La consommation de viande en France : contradictions actuelles » de Yves Bonnardel, articles parus respectivement en avril 1992 et décembre 1995 dans les *Cahiers antispécistes* n° 3 et 13 (http://www.cahiers-antispecistes.org).

Concernant l'*Ocean Ranching* (page 28), nous avons repris des extraits de l'article de Devin Barley, « Aquaculture marine. Élevage à controverse », paru dans *Nature & Progrès* n° 146, sept.-oct. 1995, résumé d'un texte tiré de *Cérès*, revue de la FAO, n° 151, janvier-février 1995.

L'encadré de la page 24 sur l'impact des polluants sur le bien-être des poissons reprend des données collectées par l'association Tierra Incognita, qui publie le bulletin trimestriel *Tierra Toxic*, consacré aux produits dangereux rejetés dans l'environnement (Tierra Incognita – 9 rue Dumenge – 69 317 Lyon Cedex 04).

Le texte « Est-ce juste ? » reprend en le modifiant légèrement un tract des collectifs « Sang des bêtes » (*cf.* http://animauzine.net/article.php3?id_article=156).

De nombreuses informations et passages sont tirés de :

— « Commercial Fishing, Fish Farming, and Fish Eating », de *Campaign for the Abolition of Angling* (CAA), BM Fish, London, WC1N 3XX ; tél. 0870 458 41 76 ; e-mail : caa@pisces.demon.co.uk ; site web : http://www.anti-angling.com/

On peut aussi contacter à la même adresse leur association fille, *Pisces* : e-mail : pisces@pisces.demon.co.uk ; site web : http://www.pisces.demon.co.uk/

— « Les poissons : ils souffrent » de AVÉA - Action végétariste pour l'égalité animale (*cf.* http://avea.net/page68.html).

Crédits des photos : *One Voice*, *Peta*, et *Rights for Animals*, que nous remercions aussi beaucoup, ainsi que pour leur aide également *Viva* et le *CIWF*.

Nous remercions également toutes les organisations, associations et personnes qui nous ont aidé, financièrement ou autrement, à publier ce livret.

Cahiers antispécistes
53, rue du Pont Saint Jacques
63 000 Clermont-Ferrand
redaction@cahiers-antispecistes.org
http://www.cahiers-antispecistes.org

One Voice
23 rue Chanoine Poupard
44 300 Nantes - France
Tél. 02 51 83 18 10
Fax 02 51 83 18 18
info@onevoice-ear.org
http://www.onevoice-ear.org

People for Ethical Treatment for Animals (PETA)
501 Front St.
Norfolk, VA 23510, USA
Tél. + 1 757-622-7382
Fax + 1 757-622-0457
info@peta.org
http://www.peta.org/ ;
sur les poissons : www.fishinghurts.com

Global Action in the Interest of Animals (GAIA)
90 rue des Palais
1030 Bruxelles – Belgique
Tél. +32 2/245.29.50 ; Fax: +32 2/215.09.43
info@gaia.be
http://www.gaia.be/fr/

Protection mondiale des animaux de ferme (PMAF)
BP 80242
57 006 Metz Cedex 1 – France
Tél. 03 87 36 46 05
gzuccolopmaf@wanadoo.fr
http://www.PMAF.org

Rights for Animals
P. O. Box 39084, London, E9 5WD
Royaume-Uni
Tél. + 44 208-510 0976
info@RightsforAnimals.org
http://www.rightsforanimals.org/

Association suisse pour le végétarisme
case postale 2071, CH-1002 Lausanne
Tél./Fax + 41 21/312 63 82. ou 22/792 06 63
asv@vegetarisme.ch
http://www.vegetarismus.ch/findex.htm

Alliance végétarienne
11 bis, rue Gallier
77 390 Chaumes en Brie
Tél. (14h-18 h) : 01 64 42 38 19
contact@allianceveg.org
http://www.allianceveg.org/

Voici également quelques sites internet d'une façon ou d'une autre en rapport avec le présent livret :

=> site global de mise en ligne de matériel militant « animaliste »
http://www.animauzine.net/

=> collectif antispéciste de Paris
http://antispesite.free.fr/

=> Antispe-Kollectif
http://antispekollectif.free.fr/sommaire.html

=> musique techno et égalité animale (entre autres sujets)
http://vegantekno.free.fr/home.html

=> association végétarienne d'informations
http://avis.free.fr

=> manifestation contre l'intensification des massacres de fin d'année
http://www.loen.free.fr

=> manifestation de la fierté de ne pas participer aux massacres
http://www.veggiepride.org

=> *Ahimsa*, au Canada
http://www.ahimsa.cjb.net/

=> *Les amis de Guenady*
http://www.stop-abus-animal.com

=> Union végétarienne européenne
http://www.european-vegetarian.org

Listes de discussion

Végétarien * :
vegetarien-subscribe@yahoogroupes.fr

Ethiquanimal *:
ethiquanimal-subscribe@yahoogroupes.fr

Vege_action * :
vege_action-subscribe@yahoogroupes.fr

* Pour vous inscrire, envoyez un message vide à cette adresse

Ce livret est publié par les *éditions tahin party*,
20 rue Cavenne, 69007 Lyon
fax : 04 78 58 07 17
tahin.party@free.fr
http://www.tahin-party.org/
***tahin party* a édité entre autres :**
— *L'égalité animale expliquée aux humains* (Peter Singer, 2,30 €),
— *Luc Ferry ou le rétablissement de l'ordre* (collectif, arguments antispécistes, 3 €), et
— *Espèces et éthique. Darwin, une (r)évolution à venir* (collectif, arguments antispécistes, 8 €)

Livret imprimé par les *éditions du Ravin bleu*, 88 av. Mozart, 75016 Paris ; tél. 01 45 27 09 78 ;
ravinbleu@ravinbleu.com
http://www.ravinbleu.com/